REVUE THÉÂTRALE

Abonnements & Vente à la Librairie du FIGARO.
26, Rue Drouot, Paris.

Nouvelle Série. N° 20.

Prix net ..... 1fr 50.
Etranger ..... 2 ,,

M. Huguenet
Zagloba de PAR LE FER & PAR LE FEU

M. Paul Berger

LE FIGARO

GRAND JOURNAL INDÉPENDANT A SIX PAGES

DIRECTEUR-GÉRANT : Gaston CALMETTE

EMILE OLLIVIER, VICTORIEN SARDOU, JULES CLARETIE, EDMOND ROSTAND,
de l'Académie française ;
MARCEL PRÉVOST, MAURICE MAETERLINCK, A. CLAVEAU, GEORGES OHNET, JULES ROCHE,
EMMANUEL ARÈNE, ALFRED CAPUS, MAURICE DONNAY,
GASTON DESCHAMPS, EDOUARD ROD, ETIENNE GROSCLAUDE, ABEL HERMANT,
PAUL STRAUSS, FRANCIS CHEVASSU, ERNEST DAUDET,
FRANCIS JAMES, FŒMINA, HENRY BORDEAUX, PIERRE DE COUBERTIN,
GABRIEL DE LA ROCHEFOUCAULD, LE PASSANT, etc.

Le Figaro publie chaque samedi une page de musique.

Le Salon des Abonnés créé par la gérance actuelle, est le rendez-vous de tous les abonnés et amis du grand journal mondain, qui peuvent y faire toute leur correspondance et y trouver tous les journaux étrangers, les renseignements utiles à leurs achats, téléphone, télégraphe, etc. Trois à quatre fois par mois, des concerts intimes sont donnés dans ce Salon des Abonnés que décorent d'élégantes vitrines où figurent les dernières créations du commerce et de l'industrie parisienne.

PUBLICITÉ

La publicité du **Figaro** est la plus recherchée parce qu'elle est lue par le monde élégant dans tous les pays

ABONNEMENTS DU " FIGARO "

Paris, Seine et Seine-et-Oise : 60 francs par an avec la prime mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — — Six mois : 30 francs. — Trois mois : 15 francs.
Départements : 75 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— Six mois : 37 fr. 50. — Trois mois : 18 fr. 75
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie
Étranger (Union postale) : 86 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — Six mois : 46 francs — Trois mois : 21 fr. 60
Les changements d'adresse se font sans supplément de prix. Il suffit d'envoyer une bande d'abonnement

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, PUBLICITÉ ET PETITES ANNONCES
à l'Hôtel du " Figaro ", 26, Rue Drouot, PARIS

Le **FIGARO-MODES** *mensuel est servi* **GRATUITEMENT** *à tous les abonnés d'un an du journal* **LE FIGARO**
(Prix du numéro : 2 fr. net ; à l'étranger : 2 fr. 50
Abonnement : 22 fr. ; Départements, 24 fr. ; Étranger 28 (francs).

Le **FIGARO ILLUSTRÉ** *mensuel, superbe revue artistique avec nombreuses planches en couleurs. Cette année — qui est la vingt-deuxième depuis son apparition — la direction du* **FIGARO** *a fait de nouveaux sacrifices pour augmenter encore l'éclat de cette magnifique publication. La direction en est confiée à M. Roger Millès, notre éminent collaborateur; nous nous sommes également assuré le concours de MM. Henri de Régnier, Romain Coolus, Georges Lecomte, Pierre Veber, Ch. Henri Hirsch, etc., ainsi que celui de l'élite des peintres contemporains.*
(Prix du numéro : 3 francs net ; à l'Étranger : 3 fr. 50.
Abonnements : 36 francs par an pour la France et 42 francs pour l'Étranger).

LISÉRIS DERNIÈRE CRÉATION
Le Parfum préféré des Élégantes
EAU de TOILETTE
Kananga-Osaka
d'une délicieuse fraîcheur, tonifie la peau et lui conserve l'incomparable éclat de la jeunesse.
Parfumerie V RIGAUD 1 faub St-Honoré (r Royale), Paris

Hygiène de la Bouche et de l'Estomac
APRÈS LES REPAS 2 OU 3
PASTILLES VICHY-ÉTAT
Facilitent la digestion

REVUE THÉATRALE

SOMMAIRE DU NUMÉRO XX

Bavardages de Théâtre	Paul GAVAULT.
Chronique de Quinzaine	Edouard GAUTHIER.
Entr'actes	George VANOR.
Les Détours du Bercail	LE FURET DES COULISSES.
Par le Fer et par le Feu	Camille de SAINTE-CROIX.
Le Théâtre au Salon d'Automne	Camille LE SENNE.
Théâtres à Côté	Henry FRANSOIS.
Revue des critiques	Albert DAYROLLES.
La Mise en scène	Théodore MASSIAC.
Concerts et Music-Halls	G. F.
Le Théâtre en Province et à l'Etranger	F. de PRESSEUX.
Courrier de la Mode	Comtesse ANDRÉE.
Livres à lire	

ABONNEMENT D'UN AN :
France : 36 fr. Étranger : 48 fr. Le numéro : 1 fr. 50. Étranger : 2 fr.
Vente et abonnements à la Librairie du FIGARO, *26, rue Drouot.*

SEUGNOT
CONFISEUR
Spécialité de Dragées et Boîtes pour Baptêmes
BONBONS
CHOCOLATS, DESSERTS
28, Rue du Bac
PARIS
TÉLÉPHONE : 729-71

Le benjoin dont il est saturé fait que le
SAVON TOLÉDO
adoucit la peau et la débarrasse des *feux, rougeurs.*
DÉPOT : 43, boul. de Belleville, PARIS — 2 fr la boîte de 3.

Fleurs naturelles de LION Fleu
LES PLUS APPRÉCIÉES
Pour les Couronnes et Fleurs de deuil
Couronnes de luxe — Grand Modèle d'Art nouveau depuis 20 fr.
Coussins et Croix — Violettes, Pensées, Parmes et Orchid depuis 30 fr.
LIVRAISONS IMMÉDIATES
LION FLEURS, 2 *et* 19, *Boulevard de la Madeleine.*
Téléphone 247-

Appareils et Fournitures Photographiqu
ANCIENNE MAISON
DOM MARTIN
51 bis, Boulev. Saint-Germain — PA
MAURICE LANGUELLIER, Suc
Catalogue franco — Ateliers pour tirages d'Amateurs — Livraison rapide

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul OLLENDORFF, 50, Chaussée-d'Antin, PAR
LES VOSGES
DU DONON AU BALLON D'ALSACE
Texte par A. FOURNIER, président de la Section des Hautes-Vosges du Club A Français. Illustrations par V. FRANCK, peintre-photographe à Saint-Dié. Pap gravure et impression de L. GEISLER, aux Châtelles, par Raon-l'Étape (Vosges). Un volume in-4° raisin de 700 pages, illustré de 900 gravures dans le te 225 hors-texte et 6 planches en couleur.

GERMANDRÉE
EN POUDRE ET SUR FEUILLES
BREVETÉ — Secret de beauté d'un parfum idéal d'une adhérence absolue salutaire et discrète, donne à la peau *Hygiène et Beauté.* — S. G. D. G
Exposition Universelle de 1900 : MÉDAILLE D'OR
MIGNOT & BOUCHER, 19, Rue Vivienne, 19, PARIS

Pâte dentifrice de Botot — Supériorité reconnue. Exig la Signat. BOTOT, 17, r. de la Paix, Paris.

23, Avenue de la Grande-Armée PARIS
Automobiles
RICHARD-BRASIER
PREMIER des Éliminatoires Françaises
GAGNANT de la
Coupe GORDON-BENNETT (1904)

DERNIÈRE CRÉATION "DIVINE ESSENCE" PARFUM CÉLESTE
NE SE TROUVE QU'A LA GRANDE PARFUMERIE
7, Boulevard Poissonnière, PARIS
LE GRAND FLACON 10 fr. Franco Partout

3e Année. — Nouvelle Série. — N° 20. Octobre 1904. — 11.

La Revue Théâtrale

T.M.

Bimensuelle

Ed. GAUTHIER, *Rédacteur en chef.* — G. FRAPPIER, *Secrétaire de la Rédaction.*

Abonnements :
Un an : Paris ..... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Etranger ..... 48 fr.

Le Numéro
France ..... 1 fr. 50
Étranger ..... 2 fr. »

RÉDACTION & ADMINISTRATION
L. GEISLER,
Directeur-Administrateur
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris
Téléphone 271-94

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
Couture, opérateur

Abonnements et Vente :
LIBRAIRIE du *FIGARO*, Hôtel du *Figaro*
26, Rue Drouot — Paris

Pour la Publicité
S'adresser 60, rue de La Rochefoucauld
Paris (IXe)

Bavardages de Théâtre

Peut-on, ne peut-on pas tenir le sceptre de la critique lorsque l'on fait soi-même profession d'écrivain dramatique ?

Grave problème que la récente retraite de René Maizeroy posa devant l'opinion et sur laquelle — bien entendu — on a immédiatement ouvert une enquête.

Les auteurs critiques se sont empressés de répondre que ce cumul n'avait rien de choquant. Les auteurs non critiques ont fait chorus : Dénier à leurs juges les droits qu'ils savent si bien prendre, c'était se brouiller avec la quasi-totalité des membres du docte cénacle.

Grands et petits, tous sont ou désirent être des auteurs parmi les critiques. Qu'on me cite un seul d'entre eux qui ne fit jamais représenter de pièce !

Il n'y en a pas.

Remarquez que pour le critique, la tentation est double et de tous les instants : il ne cesse de voir la production d'autrui d'une part et d'autre part il sait que s'il perpètre une œuvre, les théâtres l'accueilleront à bras ouverts. Alors...

Mais il y a deux variétés dans le genre : il y a l'auteur-critique et le critique-auteur. Ce n'est pas le même homme du tout.

L'auteur-critique est le dramaturge avisé qui, pour mieux riposter aux coups d'arquebuse du voisin, s'embusque au coin d'une critique, le tromblon chargé. Il sait bien, le malin, qu'on le respectera s'il est redoutable.

Le critique-auteur est celui qui, occasionnellement, produit, au feu de la rampe, une pièce dont il cacha longtemps l'idée, mais qui demeure surtout et avant tout un critique.

Je ne cache pas mes préférences pour le critique-auteur, qui me paraît infiniment plus indépendant que l'auteur-critique.

Et tout en faisant risette aux maîtres et aux confrères qui se font ainsi juge et partie, je pense, à part moi, qu'ils entreprennent une besogne mal aisée et bien délicate.

Comment peuvent-ils être sincères, par exemple, lorsqu'ils rendent compte de la pièce à laquelle doit succéder la leur ? Comment diront-ils la vérité sur les théâtres où ils espèrent être joués ?

Non, non, à bien réfléchir, je crois qu'en cette affaire, l'option vaut mieux que le cumul.

Paul GAVAULT.

Clichés Mathieu-Deroche.

Mlle Jane Éven (Hélène). Mlle Sylvie (Pascaline).

La Déserteuse.

Chronique de Quinzaine

*Représentation du Théâtre de l'*ŒUVRE : *les* Droits du Cœur, *pièce en un acte, de M. Jean Jullien; le* Jaloux, *pièce en trois actes, de M. Antoine Bibesco; la* Prophétie, *drame lyrique en un acte, de M. Frantz Toussaint.* — THÉATRE-ANTOINE : *la* Main de Singe, *conte dramatique en deux tableaux, de MM. Parkers et Jacobs, adaptation de M. Robert Nunès;* Discipline, *pièce en deux actes, de M. de Conring, adaptée par M. Jean Thorel;* Asile de Nuit, *comédie en un acte, de M. Max Maurey.* — BOUFFES-PARISIENS : *l'*Embarquement pour Cythère, *comédie en quatre actes, en vers, de M. Émile Veyrin.* — CLUNY : *le* Truc du Brésilien, *vaudeville en quatre actes, de MM. Nancey et Armont.* — ODÉON : *la* Déserteuse, *comédie en quatre actes, de MM. Brieux et Sigaux.* — CHATELET : Monsieur Polichinelle, *pièce à grand spectacle, de MM. Decori et Darlay, musique de MM. José et Baggers.*

M. Gémier (Forjot). Mlle Sylvie (Pascaline).

Le Nouveau-Théâtre se trouvant, pour un temps, voué à l'opérette, l'Œuvre a disposé sa scène à Marigny. Son premier spectacle donné, à la mi-octobre, ne manqua point d'agrément. Il y eut bien une *Prophétie*, de M. Frantz Toussaint, dont le sens s'égara parmi la longueur de vers libres ou bien dans la profondeur d'un décor trop vaste. Du moins ce drame peu explicite de deux cœurs dilacérés profita-t-il de la belle interprétation extérieure que lui donnèrent M. Philippe Garnier et Mlle Marie Marcilly. L'on goûta fort la mise au théâtre d'un beau conte de M. Jean Jullien : les *Droits du Cœur*, mais le principal du programme était un *Jaloux*, de M. Antoine Bibesco.

Ce « Jaloux », Georges Martel, auteur dramatique assez médiocre, est l'amant d'une belle comédienne, Hélène Marsanne. Il se trouve des jaloux si bizarres !... peut-être y a-t-il au fond des tracasseries de celui-ci, de l'envie, du dépit de ne point tenir une notoriété égale à celle de sa maîtresse. Qui sait ?...

Donc, Georges Martel s'inquiète terriblement des assiduités qui environnent Hélène, mais surtout il voudrait percer le mystère dont s'enveloppe une partie de la vie de son amante. Il est de la tristesse dans ce mystère. Hélène eut, il y a des années, un enfant. Ce petit, qui est demeuré chez son père, se trouve malade, justement, et Hélène, telle la Marianne du *Dédale*, va voir le mignon souffrant. Georges connaît le fait et s'emporte, s'emporte d'autant plus haut qu'une amie, une rosse, Jeanne Saujat, tortura méchamment son soupçon. Une scène affreuse éclate, et au bout, c'est la rupture.

M. Albert Lambert (Le Père noble). Mlle Sylvie (Pascaline).

Martel a la niaiserie de prendre, pour le plaindre, Jeanne sa conseilleuse ; bientôt, naturellement, il en vient à regretter la maîtresse perdue, qui le chérissait si parfaitement... Les circonstances ramèneront bien Hélène à son logis, mais en quel état moral !... La malheureuse, privée de son ami et pauvre de ressources, s'est donnée pour de l'argent, une fois, deux fois, plus peut-être. Alors, maintenant, c'est l'irréparable; l'amour, vraiment, ne peut plus rendre possible cette femme fanée. Il faut donc que chacun s'en aille de son côté, à peu près désespéré et meurtri.....

M. Burguet et Mlle Suzanne Devoyod traitèrent en excellents comédiens les phases de cette anecdote émouvante. Elle était dessinée, menée, cette anecdote, avec beaucoup de charme ; elle allait son cours simplement. Sur la fin, l'auteur avait peut-être chargé la pauvre Hélène de trop de stupres, mais c'était, sans doute, pour rendre plus saignante la douleur des amants et creuser plus profond leur regret.

En outre de l'émotion à laquelle il donnait lieu, ce *Jaloux*, par l'étude qu'il montrait de Georges Martel, composait une véritable comédie de caractère.

Le théâtre de caractère ne tente plus nos comédistes. C'est, cependant, une manière infiniment intéressante. Il est vrai que sa pratique délicate et difficultueuse réclame non seulement de l'ingéniosité et de la finesse, mais aussi de l'observation et du souffle.

Notre dramatique s'adonne à des procédés simplistes, quoique dissimulés sous de savantes étiquettes. En arrière d'apparences psychologiques, combien d'actions théâtrales demeurent gouvernées par des incidents factices! Nos moyens auteurs n'ont garde de se détacher de la comédie d'intrigue ou de la comédie de

Cl. Melcy, Asnières.

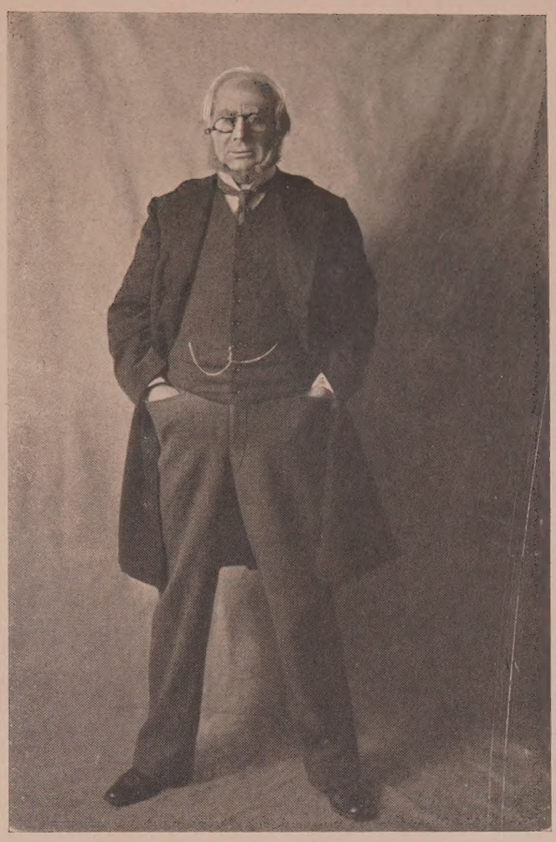
Mlle Suzanne Devoyod.

genre; l'Adultère reste le facteur principal de leur stratégie, l'unique pivot de leur tactique. Ils n'avisent qu'à produire. — Chose plus grave, tandis que les music-halls cultivent la complication de boucles de plus en plus terrifiantes, il monte au théâtre une sorte de naturalisme outré, qui fleure le sépulcre et paraît à la rampe tout barbouillé de sirop de cadavre. Méprisant la réussite que l'on doit chercher en récréant l'esprit ou en rafraîchissant l'âme du spectateur, ce tricheur tend à capter le succès par la stupéfaction des nerfs de ses auditoires. Il ne faudrait point que les procédés de celui-ci abusassent.

Chez Antoine, les *Oiseaux de Passage* ont passé; une fois leur vol dissipé, ça été un spectacle coupé en trois sections, noir, sec, avec une partie de gaieté cependant, mais de gaieté sous des haillons.

La *Main de Singe* surgit, évidemment, d'un cauchemar spleenique. Un soldat, retour des Indes, possède le plus singulier fétiche : une main de singe merveilleuse, dont la vertu talismanique peut combler trois vœux formés par son intercession. Mais, en même temps qu'elle donne, elle déchire, cette étrange main. Ainsi, lui, le soldat Morris, souhaita une décoration; il eut son ruban, certes, qui paya l'un de ses bras sauté à la guerre. Dégoûté de sa dangereuse amulette, Morris en fait cadeau à deux vieilles gens, les Withe. Sur l'heure, ceux-ci se hâtent de vouloir, mon Dieu ! une grosse somme. Et, de suite, voici l'argent : un maître d'usine le concède en dédommagement du fils Withe, coulé sous un laminoir. La fortune des vieux ne leur sera que remords lourd...

Un soir d'orage, la maman Withe prétend revoir son enfant, même tel qu'on le retira de la machine, même rongé par la pourriture de la terre. Dans le conte original, le fils apparaît; à la répétition générale de la *Main de Singe*, nous le vîmes aussi ; à présent, on l'a coupé. Sitôt le vœu de sa femme prononcé, Withe s'empresse d'ajouter que le mort repose tranquille dans sa fosse. Ce n'est pas logique. Le fait de la « main de singe » est d'accomplir trois souhaits; l'on devrait voir l'exécution tangible des trois vœux avec les contreparties qu'elle nécessite. Tant pis si ces contreparties sont sinistres : il ne fallait pas élire leur sujet.



M. Antoine (Le Directeur).
Asile de Nuit.

M. Signoret
(Haps).

M. Desfontaines
(Ma Soupe).

Il semble que sous cette fantasmagorie horrifique réside un théorème philosophique très profond. L'action féroce de la Main de Singe n'expose-t-elle point la vanité des espoirs humains, qui voient sans cesse surgir la peine là où ils attendaient le plaisir? N'exprime-t-elle point la décevance du bonheur, souvent gâté par du chagrin nerveux ou bien par l'insatiabilité du désir ?

Ce drame est superbement rendu, dans son noir et dans son épouvante, par M. Antoine-Withe, par Mme Milher-Mme Withe, et M. Desfontaines-le sergent Morris.

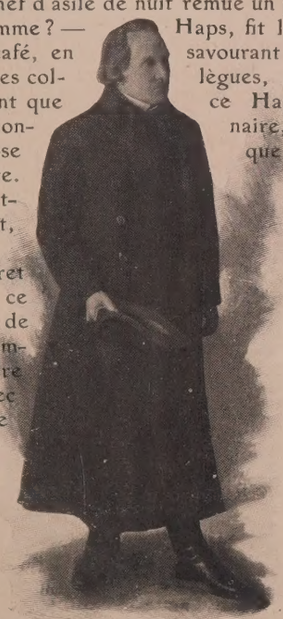
L'*Asile de Nuit*, de M. Max Maurey, est bien amusant par son sujet — la terreur que le Fonctionnaire a des embêtements — et aussi par les personnages pittoresques qu'il présente.

Un chef d'asile de nuit remue un peu fort certain mendigot, qui prétendait à un lit malgré l'heure presque passée. Le nom de l'homme ? — Haps, fit le pauvre. — Et le chef se fâcha de ce nom qu'il supposa hoquet d'ivrogne.... Mais, au proche café, en savourant sa demi-tasse, le directeur apprend la morfondante révocation fraîchement tombée sur l'un de ses collègues, qui brutalisa un journaliste, insidieusement mué en va-nu-pieds !... Et le fonctionnaire, songeant que ce Haps, qu'il vient d'épousseter, pourrait bien être un sujet important, s'empresse de joindre son pensionnaire, et le flatte, et le bichonne, tant et si bien que l'autre, béat et humilié de tous ces soins, suppose que M. le Directeur est « bu ».

M. Antoine représente un directeur très nature. M. Desfontaines figure un mendiant faufileur et carottier : Ma Soupe. Pour M. Signoret, il est étonnant, voûté, craintif, ahuri sous de lamentables frusques.

Le remarquable don de composition de M. Signoret établit le plus saisissant contraste entre ce loqueteux, ce minable mesureur de trottoirs, et le colonel allemand de *Discipline*. Là, c'est un gentillâtre prussien, roide, compassé, hautain, mince dans son uniforme collant; un être sec, froid et glabre, venimeux aussi, qui s'exprime avec une voix blanche et des gestes courts. Un terrible homme, ce colonel de Ruch : un ambitieux, un orgueilleux impitoyable et redouté. Tout de lui s'oppose à la rondeur bonhomme et satisfaite du commandant de Besser, militaire venu de moindres écoles, capable, cependant, et dont la qualité manœuvrière ne fut pas sans gêner quelquefois son chef sur le terrain.

De Ruch déteste ce Besser, et, justement, une belle occasion s'offre à lui de le jouer. La guerre est déclarée, le régiment va faire prendre la campagne à ses chevaux; Besser gardera le dépôt. Le commandant



M. Mosnier
(Simpson).

M. Desfontaines
(Le sergent-major Morris).

Mme Miller
(Mme Withe).

Clichés Revue Théâtrale.

Discipline.

M. Signoret
(Le colonel de Ruch).

M. Chelles
(Le commandant de Besser).

se rend compte du mauvais coup et, instinctivement, crie, s'emporte, insulte presque. Et le colonel sourit ; sa vengeance est meilleure. Hé ! hé ! Besser goûtera de la forteresse, sa carrière se trouve joliment avancée..... La colère du commandant s'écroule tout d'un coup ; il regrette, mais il sent qu'on ne voudra pas de ses excuses. Sa faute est évidente : il paiera. Devant ses camarades, Besser se condamne, puis il sort, comme s'il allait prendre les arrêts. Mais, à quinze pas de là, le commandant se donne du plomb dans la tête. La discipline ne souffre pas d'à-coups.

La pièce allemande est plus longue, plus compliquée ; de l'amour, de la passion l'agitent sans augmenter son intérêt essentiel, que M. Jean Thorel a bien fait d'enfermer en un seul acte.

Avec le grand talent de M. Signoret, il faut louer l'autorité de M. Chelles-de Besser, la perfection de M. Desfontaines, l'excellente tenue de M. Mosnier, de M. Vargas, de MM. Saverne, Bernard et Jehan Adès et d'autres officiers.

Par opposition à ces sombres choses, M. Bour, aux Bouffes-Parisiens, soulève son rideau sur l'*Embarquement pour Cythère*, une comédie manière Watteau, dont la poésie légère n'a pas — Mlle Yahne exceptée — des interprètes très expérimentés.

Le Théâtre-Cluny, dont le sort devenait incertain, a trouvé le *Truc du Brésilien* capable de redorer ses affaires. Ce *Truc*, c'est une farce drôle, point grossière, munie de joyeusetés point trop éprouvées et même d'inventions et d'esprit presque neufs. Une interprétation fort bien composée de Mmes Alba, Andral et Frank-Mell, de MM. Poncet, Dorgat, Durafour et Arnould, aide à son effet.

La *Déserteuse*, c'est un bien gros titre posé sur une pièce très banale. C'est une pièce sans caractère, sans charme et sans portée ; une action qui court avec ses ressorts faussés, parce qu'elle fut édifiée sur des observations erronées ; une comédie bourgeoise dont l'émotion factice ne dissimule point les apparentes ficelles et qui manque de toute vêture de style susceptible de masquer sa nudité, sa nullité...

A Nantes, la maison Forjot (pianos, édition de musique) apparaît tout en rumeur, parce que, dans la salle d'auditions jointe à son magasin, et devant la société de la ville, un musicien fameux doit conduire l'exécution du meilleur de ses œuvres. Deux courtes scènes, que l'on voulut « province » et qui sont uniquement ridicules nous révèlent le Maître en un croque-notes bluffeur et secondaire.

Avant que Mme Forjot n'étoile de sa virtuosité le concert, nous sommes informés qu'elle a un amant, M. Rametty, de son état vague meneur de tournées. Eh bien, après chanté, il suffit de quelques compliments du Maître-cuistre et d'une brisure survenue au genou d'une pensionnaire de Rametty, pour que Mme Forjot plante, sur-le-champ, maison, fille, mari, et aille courir des aventures artistiques.

M. Saverne
(Comm' de Glacke).

M. Forjot, qui fut évidemment un époux trop faible, abandonne Nantes, théâtre de son infortune. Il s'est installé à Paris avec sa fille Pascaline, et comme l'institutrice d'icelle est personne simple, dévouée et honnête, il l'a épousée. Pascaline a rencontré dans Mme Hélène une mère plus douce, plus aimante, plus attentive que l'autre, et cependant, voyez un peu, mademoiselle préfère son ancienne maman.

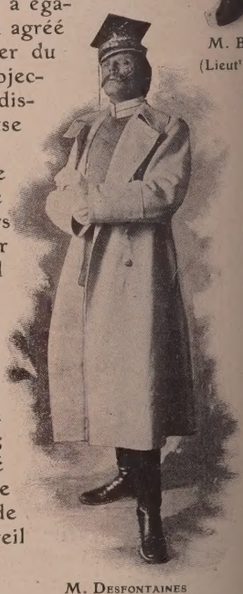
L'ex-madame Forjot, après avoir exercé son art relatif parmi les continents, a également réintégré Paris. Elle a souhaité voir sa fille une fois par semaine, et l'on a agréé sa prière. Deux jeudis, deux visites de deux heures ont suffi à Pascaline pour juger du martyre de sa mère, l'adorer, et détester absolument sa remplaçante. Vous m'objecterez l'instinct filial. Parfait. Seulement Pascaline a dix-sept ans. Cet âge sait discerner et comprendre, et le piètre bureau artistique que dirige l'ancienne chanteuse ne peut guère laisser d'illusion quant à sa moralité.

Est-il vraisemblable que Pascaline ait le front d'introduire l'épouse divorcée au logis de son père ? Ce haut fait amène, naturellement, une scène au bout de laquelle mademoiselle se sauve à l'Agence. L'évolution de la pièce prend alors des allures de carrousel. La belle-mère, derrière Pascaline, court au bureau. Sur une accusation de vil intérêt, que lui jette la première épouse, la seconde entend quitter son ménage. Toutefois, la Déserteuse reprend le sentiment de son indignité, vole chez M. Forjot, fait amende honorable et cède définitivement Pascaline à sa rivale. On s'embrasse, on pleure, et cette pièce à tendances ambitieuses finit platement, tel un épisode de la Morale en actions.

M. Vargas
(Lieutenant de Warth).

La *Déserteuse* n'offre aucun effet à l'interprétation de l'acteur. M. Gémier n'a rien à sortir de son mol état d'époux et de père éprouvé. Avec de l'élégance et de la gracieuseté, Mlle Marcilly tire d'embarras la prime Mme Forjot ; Mlle Jeanne Éven dote de jolie émotion l'épouse de seconde main. Une nouvelle fois, on a blâmé Mlle Sylvie. A ce qu'on affirme, sa Pascaline serait outrée et peu sincère. On reproche à Mlle Sylvie son abus de métier ; mais si elle n'usait point de métier, comment cette jeune actrice sortirait-elle de tous les emplois où, inconsidérément, on la pousse ? Un plus grand talent ne résisterait pas à pareil traitement.

M. Bernard
(Lieut' Raster).



M. Desfontaines
(Commandant Marck).

Au Châtelet, *Monsieur Polichinelle* continue la même pièce en un prologue, trois actes et vingt-deux tableaux en usage dans la maison. On y retrouve le Docteur traître, le Général anglais humilié, le Rajah omnipotent et le Parisien sauveur ; son développement n'a su oublier l'inmanquable défilé des Bébés non plus que le fatal divertissement des Poupées et l'obligatoire ballet des Papillons. En cette occurrence, M. Pougaud demeure M. Pougaud ; M. Paul Fugère est mué en demoiselle de compagnie, fort drôle d'ailleurs ; Mlles Léonie Dallet et Maud Amy sont très jolies.

Edouard GAUTHIER.

M. Jehan
(Lieutenant de

Clichés Revue Théâtrale.

M. ANTOINE

M. WITHE, de la *Main de Singe*

Ch. Baron Théâtrale.

LOUISLLE Sc.

ENTR'ACTES

En pleine morosité hivernale, à Montpellier, à Toulouse, à Marseille, à Bordeaux, va s'épanouir, comme une féerie de vieux étés, le Jardin des Légendes. La voix d'un poète très humble mais très enthousiaste, fiancée aux voix de diseuses musiciennes, ressuscitera cette floraison de mythes qui vécurent dans des temples de marbre sonore, en des forêts d'ombrages à surprises ou sur les rives ensorcelées d'apparitions. « Entrons « dans le Jardin des Légendes, dira le poète ; ses bassins sont peuplés d'ondines ; de ses fontaines vermeilles « ruisselle une source d'idéale jouvence : sur les rameaux des arbustes et sur les rosiers mystiques chante l'oiseau « bleu couleur du temps. Ces rosiers fleurissent toute l'année. Vous y rencontrerez le chevalier de Palestine, et le « passeur des lacs enchantés et le ménétrier des âges disparus. Et voici encore les frères de ceux que les sirènes « ont entraînés dans leurs palais de corail, et les sœurs de celles qui tressèrent les diadèmes pour le prince jamais « venu. C'est le jardin aux ondes intarissables, aux mensonges toujours véridiques, aux fleurs perpétuées éternellement. Et « des cantilènes d'amour y défaillent aux lèvres des fées. » Ainsi trillera l'orateur ; et, à son invocation apparaîtra Merlin qui, s'étant endormi enfant des hommes, se réveilla fils des dieux. Merlin dont la harpe faisait pleurer les anges et dont l'épée traçait des arcs-en-ciel de mort dans la mêlée ; à son appel renaîtra l'organiste Gotlieb qui revenait toutes les nuits dans la forêt maudite entendre le vent chanter dans les arbres hauts et droits comme ses psaumes d'amour dans les tuyaux de son orgue ; à sa requête, comparaîtront le Roland des Français et le Siegfried des Germains, et, pourquoi pas ? ce d'Artagnan qui, dans le vieux des âges, deviendrait un personnage de féerie, quelque chose comme le capitaine Brave, fils du Prince Charmant ; puis Silvestrick, matelot de Groix qui combat l'Anglais à Saint-Michel en Grève ; et la jolie fille de la Garde qui, sollicitée par des beaux cavaliers, a fait deux jours la morte pour son honneur garder, alors que tant d'autres ont fait les mortes pour le contraire ; et la vierge de Solignac qui file pour son fiancé une tunique étrange sur laquelle se brisent les glaives.

Remarquez qu'au point de vue nationaliste, les plus pures des belles légendes sont françaises. Wagner a choisi le Chevalier du Cygne qui existe dans nos vieux légendiers, de même que le chevalier au lion, de Chrétien de Troyes ; rappelez-vous Yvain qui a un lion le suivant tel qu'un chien ou un ami dévoué, et Gouffier de Noyeras, bon chevalier limousin que son lion suivit à la croisade et qui revient en France à la nage, derrière le navire où les marins ne l'avaient pas laissé monter. Malheureusement, on a fait pour ces légendes ce que les architectes ont fait pour les églises gothiques ; on les a restaurées et badigeonnées dans le goût moderne ; et la fleur de pierre et la fleur de poésie y ont perdu un peu leur grâce. Le vandalisme revolutionnaire et jacobin n'épargne guère les poèmes de marbre ou de strophes, ni les aspirations qu'ils symbolisent et les sentiments qu'ils devraient éterniser.

Quant à Jacques de Varise, le premier légendaire latin, on l'appela Voragine, qui veut dire gouffre, parce que ses amis voyaient en lui un puits de science, et ses ennemis un abîme d'erreur ; il écrivit la Légende d'Or, ce qui lui fit attribuer par les Hiéologiens rivaux, une bouche de fer et un cœur de plomb ; ce fut un trimetalliste...

Mais les mensonges du visionnaire ne sont-ils pas de séduisantes dorures ? Quelles que soient les corruptions merveilleuses de la vérité, quelles que soient les ornementations imaginatives et les amplifications latines, les actes rêvés paraissent souvent plus réellement vrais que les faits authentiques, et c'est une consolation splendide que notre songe de chaque nuit soit plus beau que notre vie de chaque jour.

Dans l'existence, au théâtre, aux récitations, aimons, mes amis, les belles histoires et les vieilles légendes. Cela nous reposera des choses courantes et coulantes d'un pays qui a une hémorragie de boue. Le pauvre André Gill, dont l'esprit s'endormit à côté de celui de Maupassant au milieu des illusions et des chimères, André Gill, que j'ai connu pendant ma rhétorique, nous déclarait jadis qu'il vivait parfois dans un monde éblouissant de féeries, grâce à deux lectures favorites de son enfance, Don Quichotte et les contes de Perrault. « Quand je m'ennuie ou que l'on m'ennuie, ajoutait-il, je ferme les yeux, et mes héros familiers défilent sur un horizon de vibration et de lumière. Moi-même, je deviens Aladin, je frotte ma lampe, des palais surgissent, je suis tour à tour Ali-Baba, puis Simbad le Marin, je voyage dans des pays inconnus et merveilleux. Je suis heureux, mille fois heureux, je ne trouve pas une minute pour m'occuper des tracasseries et du papier timbré. »

Oui, aimons et entretenons le culte des légendes; elles sont ensevelies dans des sépulcres dont la pierre tombale s'envolera d'elle-même au premier coup de baguette magique du conférencier-évocateur. Rappelez-vous ce poète danois dont j'ai souvent parlé. Il a perdu sa fille chérie, et il la croit encore vivante, et il laisse son couvert mis à sa table, et, tous les matins, il porte un bouquet neuf dans la chambre vide. Il croit que la petite défunte va se réveiller dans le parfum de la floraison. C'est parce que, quand cette jeune fille mourut, il enguirlanda de roses ses mains froides, il enlaça ses cheveux de couronnes odorantes, afin que ces fleurs descendissent avec elle dans la tombe de la jeunesse.

Une appréciation inédite sur Richard Wagner.

Johannès Brahms ne pouvait supporter une seule page du dieu de Bayreuth. Richard Wagner n'a jamais consenti à entendre trois mesures de Johannès Brahms. Les comédiennes se détestent un peu entre elles ; entre eux les compositeurs s'exècrent. Donc, Brahms se courrouça à l'audition de *Lohengrin ;* la *Valkyrie* lui procura des convulsions ; les *Maîtres-Chanteurs* le mettaient hors de lui. « C'est à un point, disait-il, que je préfère le Reichstag, avec ses séances rebutantes. Là, au moins, on peut quelquefois demander la clôture ».

George VANOR.

Les Détours du « Bercail »

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE DU THÉATRE CONTEMPORAIN

L'Histoire du Théâtre contemporain ! qui la connaît réellement, et qui la connaîtra jamais ? Certains s'imaginent en savoir l'essentiel, en posséder les mille secrets, qui se leurrent de la manière la plus absolue. On n'a de renseignements vraiment sérieux que sur les grandes époques. Mais aujourd'hui, allez donc demander au théâtre de laisser paraître ce qu'il cache au contraire avec un soin jaloux ! L'esprit le plus pénétrant n'y réussirait point, et si un furet de coulisses parvient à happer quelques bribes de ces mystères multiples, il lui serait fort outrecuidant de prétendre les avoir percés à fond.

Toutefois, ces bribes sont déjà suffisamment curieuses pour être communiquées au public si avide, avec tout le tact exigé en pareil cas. Tout ce qui se passe derrière la toile, tout le travail de préparation, la toilette d'un ouvrage est d'un intérêt extrême, comme on pourra s'en rendre compte par ces notes sur le *Bercail*, de M. Henry Bernstein. Elles montreront combien est juste l'adage sceptique et mélancolique qui dit que ce n'est rien d'écrire une pièce, auprès des difficultés qu'il faut vaincre pour la faire jouer.

Le *Bercail* fut reçu d'abord au Vaudeville. Il devait figurer dans la liste des ouvrages que M. Porel allait annoncer pour la saison, quand un désaccord surgit entre l'auteur et le directeur, à propos de la future interprète du principal rôle féminin. M. Bernstein, très superstitieux, voulait Mme Le Bargy, l'héroïne de son *Détour ;* M. Porel lui proposait une autre artiste. On ne put parvenir à s'entendre, et M. Bernstein retira le *Bercail*, qu'il porta au Gymnase.

Dessin de Maurice de Lambert.

Mlle Ryter.

Ce fut très simple. M. Bernstein arriva un matin chez M. Alphonse Franck, et lui dit : — Je viens te lire trois actes. — On s'installa commodément, l'un pour parler, l'autre pour écouter, et deux heures après, M. Franck disait à son tour : — C'est reçu. — Avec Simone, tu sais ? — Avec Simone. — Pour tout de suite ? — Diable ! fit M. Franck en se grattant la tête, c'est que j'ai d'autres engagements... — Alors, n'y pensons plus. — Pardon, pardon, pensons-y. Laisse-moi tes trois actes, nous trouverons bien le moyen d'arranger tout pour le mieux. — Et M. Bernstein laissa ses trois actes.

Mais, une fois qu'il a un ouvrage reçu quelque part, M. Bernstein ne le quitte plus de vue un instant. Nul père ne manifeste plus grande sollicitude pour son enfant. D'ailleurs, en ce qui concerne le *Bercail*, M. Bernstein n'avait pas confié tous ses désirs à M. Franck. Il avait l'engagement de Mme Simone Le Bargy ; il en voulait d'autres, et il obtint que M. Franck signât successivement avec Mmes Marthe Alex, Henriot, Fériel, Miéris, Derville ; MM. Luguet, Riche, Grand, de façon qu'en comprenant l'excellente troupe du Gymnase, tous ses rôles fussent tenus par « des noms », comme on dit dans l'argot dramatique.

Pendant ces laborieuses négociations, l'on répétait le *Friquet*. Répétitions mouvementées, où l'on ne s'accordait pas toujours, et qui se poursuivirent, pourtant, malgré ces dissentiments. Et, dès le lendemain de la première du *Friquet*, on lut le *Bercail* à ses futurs interprètes.

C'est M. Bernstein qui lut sa pièce lui-même. Sans atteindre à l'intensité de certains auteurs, qui jouent en lisant tous les rôles de leurs ouvrages (MM. Aicard, Bergerat, par exemple), qui marchent, s'arrêtent, repartent, éclatent de rire, supplient, s'agenouillent, sanglotent, pleurent de vraies larmes ! — sans réaliser de tels effets, M. Bernstein lit bien, indique parfaitement ce qu'il veut — à ce point qu'après son premier acte du *Bercail* — très pathétique — tout le monde fut emballé. Les hommes applaudissaient, les femmes versaient des pleurs ; « ça s'annonçait épatamment ! » Les deux actes suivants ne firent qu'accroître cette impression, et la lecture s'acheva sur un enthousiasme général. — Un succès ! — Un triomphe ! — Mince de centième ! — De deux-centième !... Le soir, le boulevard apprenait la Bonne Nouvelle — selon le jeu de mots d'un comédien de la Maison.

On se mit à répéter sans retard. Déjà, d'ailleurs, Mme Le Bargy et M. Grand avaient commencé, pour leurs scènes à deux, qu'ils avaient ainsi passablement dégrossies. On pouvait marcher de l'avant.

On répète au Gymnase, sous la direction de M. André Calmettes, comédien excellent, metteur en scène de l'école de M. Porel, très adroit, très habile. Les premières répétitions se font dans un décor figuré au moyen de *pantalons*, c'est-à-dire d'accessoires représentant les limites qu'aura le vrai décor et les accessoires principaux, meubles, sièges, tables, qu'il renfermera. Une ou deux herses un peu courtes, suspendues à trois mètres environ du plateau, éclairent à demi la scène (les comédiens préféreraient plus de lumière), et le souffleur est à sa place, aussitôt que l'on a donné l'ordre de ne plus lire les rôles.

Dessin de Maurice de Lambert.

Mlle de Beer.

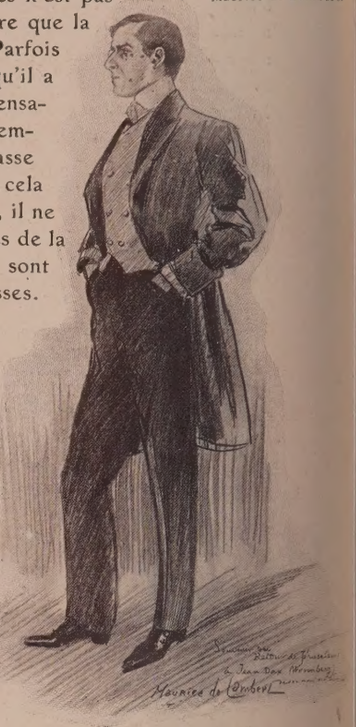
M. Arvel.

Dessin original de M. Héran pour M. André Hall.

M. Calmettes et M. Bernstein se tiennent dans la salle, au cinquième ou sixième rang des fauteuils d'orchestre. C'est de là que M. Calmettes donne ses indications aux interprètes. M. Bernstein a-t-il quelque observation à faire, il la présente tout bas à M. Calmettes, qui la communique aux artistes. Ce n'est tout à fait que par hasard que M. Bernstein leur parle lui-même, et encore faut-il qu'il y soit amené soudain, inconsciemment.

La mise en scène de M. Calmettes n'est pas arrêtée tout d'abord. Il l'établit à mesure que la scène, que l'acte se déroulent devant lui. Parfois il défait complètement le lendemain ce qu'il a fait la veille, s'efforçant d'obtenir une sensation de vérité vivante, de frappante vraisemblance. Il n'aime pas qu'un artiste passe devant un autre artiste, en vue du public, cela lui semble laid et apprêté. D'autre part, il ne supporte sur le plateau que les interprètes de la scène que l'on répète. Les autres ne sont même pas admis à demeurer dans les coulisses. Tous doivent se tenir dans leurs loges, ou du moins au foyer des artistes, où ils sont contraints à se tenir jusqu'à ce qu'on les appelle.

Dessin de Maurice de Lambert.

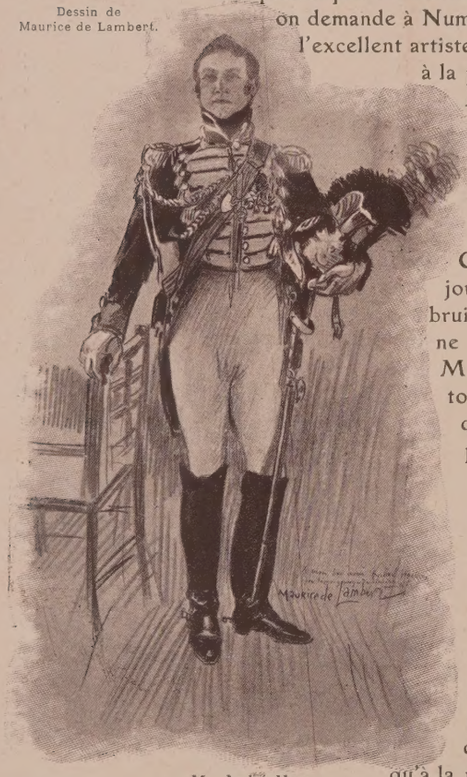


M. Jean Dax.

Plusieurs estiment cette méthode assez défavorable et à leurs progrès personnels et à l'ensemble de l'interprétation. Au lieu d'être bloqués dans leur foyer, ils préféreraient qu'on les tolérât, sinon sur le plateau, du moins dans la salle, où ils pourraient apprendre en écoutant leurs camarades. Mais, à cet égard, la consigne est formelle et ne supporte nulle exception.

Il en résulte qu'ils ne savent parfois que faire dans ce foyer qu'on a dégarni de meubles, à cause du grand nombre d'artistes qui s'y tiennent (ils sont jusqu'à vingt, vingt-deux, voire vingt-trois, nombre exact des interprètes du deuxième acte, l'acte de la soirée parisienne). Assis sur les longues banquettes placées contre les murs, ils causent sans bruit, somnolent, baîllent, s'étirent... Parfois, on demande à Numès quelqu'une de ces histoires abracadabrantes dont il a le secret, et l'excellent artiste s'éxécute sans se faire prier. Et puis, il y a les blagues spéciales à la pièce. Tous les jours, à quatre heures tapant, un garçon de chez Marguery monte à Mme Le Bargy, sur un plateau coquettement arrangé, deux sardines accompagnées de beurre, d'un petit pain et d'une tasse de café au lait. Alors, quand l'instant approche, on se dit : — Quelle heure est-il ? — Il est « sardines » moins le quart ; il est « sardines » juste ; il est « sardines » cinq... — Ce n'est pas méchant, mais l'on se distrait comme l'on peut. L'on se parle aussi des petits incidents quotidiens. L'on se raconte que Grand est traqueur à l'extrême, tandis que Mme Simone Le Bargy n'a peur de rien... Et voilà qu'un jour on apprend un nouvel engagement, celui de Mlle Marie Bellanger, de chez Antoine... Puis un bruit soudain s'éveille : Grand ne jouera plus son rôle. M. Grand part, en effet, en tournée et c'est M. Burguet qui prend la place du futur pensionnaire du Français.

Dessin de Maurice de Lambert.



M. André Hall.

Et, à côté de toutes ces péripéties, voici que les procès pleuvent sur M. Franck ! MM. Aicard et Ancey, dont les ouvrages se trouvent ajournés à une époque indéterminée, procès de Mmes Marthe Alex, Ellen Andrée, procès du trust... Et que d'autres choses encore jusqu'à la première de l'ouvrage !... Que de tracas, que d'ennuis ! que d'énervements !... tout cela pour une seule pièce !... N'est-ce pas qu'il est curieux, l'envers du théâtre, et qu'à le parcourir de temps en temps, vous éprouverez le même plaisir qu'il a trouvé, en travaillant pour vous.

Le Furet des Coulisses.

Dessin de Maurice de Lambert.

Mlle Gabrielle ROBINNE

Cl. Mathieu-Deroche. *« Par le Fer et par le Feu... » — Acte Ier.*

Mlle Robinne (Princesse Hélène). M. Joly (Wassil). Mme Jane Méa (Princesse Kurciewicz). MM. Garnier et Lespinasse (Les princes Kurciewicz).

THÉATRE-SARAH BERNHARDT

PAR LE FER ET PAR LE FEU...

Drame en cinq actes et onze tableaux, de M. Maurice BERNHARDT, d'après le roman de M. Henri SIENKIEWICZ, traduit par M. KOZAKIÉWICZ.

Dans l'église Saint-Germain-des-Prés, il est un tombeau avec statue à perruque et bas-reliefs guerriers qui n'est peut-être pas un chef-d'œuvre d'art, mais devant lequel les visiteurs un peu avertis s'arrêtent volontiers. Ce monument évoque en effet un grand et tragique moment d'histoire, le plus grave peut-être du XVIIe siècle ; car il fut sinon le début, au moins la préface du partage de la Pologne.

M. Henry Sienkiewicz qui n'ignore rien de Paris, connaît sans doute ce monument : c'est celui qui consacre la mémoire de Jean-Casimir V (ou plutôt *Jean III — Casimir V*) — le dernier prince de la maison Suédoise de Wasa qui ait régné sur l'Ukraine, la Podolie et la Lithuanie.

Cl. Paul Berger.

Mlle Gabrielle Robinne (Princesse Hélène)

Jusqu'au milieu du XVIIe siècle, la Pologne s'était maintenue, mais non sans peine, à la tête des nations slaves. L'extinction, des Jajellons, à la fin du XVIe siècle, avait porté un coup funeste au pouvoir royal. La féodalité, le servage, la politique religieuse, les perpétuelles attaques des Turcs-Tatars, des Cosaques, des Suédois, avaient rendu infiniment précaire l'existence d'un État dépourvu de centre et de limites naturelles. Les rois électifs étaient à la merci des grands officiers de la Couronne.

Après le magnifique règne de Bathori, les querelles nationales entre la noblesse et le Sénat commencèrent une ère de discordes internes et de guerres de frontières qui prépara les ruines et les diminutions consenties par le traité de Wilna. Le premier des Wasa suédois élu roi de Pologne, Sigismond III, avait succédé, en 1587, à Bathori. Après quarante ans de guerres incessantes, il laisse le trône à ses deux fils. Wladislas règne jusqu'en 1632 et Jean-Casimir jusqu'en 1668. C'est cette époque bruyante et sanglante qui a tenté le talent romanesque de M. Sienkiewicz. Il en a tiré la trilogie tumultueuse de ses grands récits épiques : *Par le Fer et par le Feu* (ou plutôt *Par le Feu et par le Glaive*, selon la traduction exacte du titre original « Ogniem i mieczem »), le *Déluge* et *Messire Wolodowski*.

Cl. Paul Berger

M. Huguenet (Zagloba).

Cl. Paul Berger.

Mlle Gabrielle Robinne (la princesse Hélène).

Cl. Mathieu-Deroche

M. Durec (Longinus Podbipieta).

Cl. Paul Berger.

M. Huguenet (Le Did).

Ce roi, Jean-Casimir, fut un homme à destinée singulière. M. Sienkiewicz n'est pas le seul romancier qui se soit intéressé à lui. L'auteur d'un *Faust* célèbre, l'allemand Lenau, a également laissé un poème dont ce Wasa est le héros.

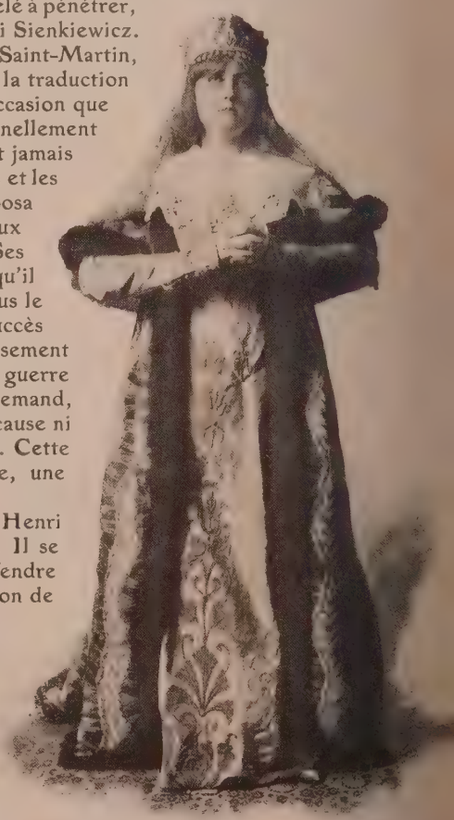
Ses pensées étaient loin du trône quand la mort de son père Wladislas l'y appela. Jean-Casimir, exilé en France, était entré dans la Compagnie de Jésus et s'était si sincèrement voué à une carrière religieuse qu'il était déjà cardinal lorsqu'il lui fallut aller régner. Relevé de ses vœux, il épousa sa belle-sœur, Marie-Louise de Gonzague, veuve de Wladislas. On a vu dans quel état son prédécesseur avait laissé le royaume. Jean-Casimir, sorti de ses méditations dévotes, n'eut qu'à suivre une carrière de guerrier comme avait fait déjà Sigismond et comme avait fait aussi son frère aîné. Dans le roman de M. Sienkiewicz nous le voyons surtout aux prises avec les Tatars et les rebelles Cosaques. Mais, dans la réalité, son plus terrible ennemi fut son propre cousin, le Wasa régnant en Suède, Gustave-Adolphe, qui faillit le détrôner et lui prit la Livonie. Déjà dépouillé de Smolensk, de Tchernigow, de l'Ukraine, de sa souveraineté sur la Prusse orientale, Jean-Casimir abdiqua en 1668. Son discours d'adieu est resté une page historique. Avec une logique admirable, il y prédit le partage de la Pologne. Il eut comme une prescience de l'œuvre folle de Charles XII ce conquérant halluciné qui, cinquante ans plus tard, à la tête de ses Suédois devait renouveler l'aventure de Gustave-Adolphe, mais cette fois, sans profit personnel et qui n'entama encore la Pologne que pour en faire désormais une proie irrévocablement promise à l'Autriche, à la Prusse et à la Russie. Rentré en France, Jean-Casimir reprit sa robe de prêtre, devint, à Paris, abbé de Saint-Germain-des-Prés, exerça quelque temps cette charge, puis mourut abbé de Saint-Martin-de-Nevers.

Ce n'est pas à proprement parler l'histoire de ce roi que conte l'œuvre de M. Sienkiewicz. Mais c'est tout au moins l'histoire des années les plus mouvementées de son règne. Ni au début, ni à la fin du roman il n'est fait allusion aux années de prêtrise. Et il doit y avoir quelque surprise pour le lecteur du livre, aussi bien que pour le spectateur du Théâtre-Sarah Bernhardt (guère familiarisé avec les détails de l'histoire de Pologne) à connaître que le tombeau de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés est celui du souverain que l'on voit au cinquième acte du drame de Maurice Bernhardt, parmi sa cour guerrière du château de Toporow, mariant sa pupille, la belle princesse Hélène, au héros Jean Kretuski.

Voici la seconde fois que le public parisien est appelé à pénétrer, par les voies du théâtre, dans les œuvres de M. Henri Sienkiewicz. On se souvient du succès de *Quo Vadis?* à la Porte-Saint-Martin, succès inférieur, peut-être, à celui qu'obtint en librairie la traduction du roman latino-chrétien. Mais, pas plus dans cette occasion que dans l'autre, l'écrivain polonais ne s'est révélé personnellement comme auteur dramatique et nous ne savons qu'il se soit jamais mêlé de ses arrangements. Comme Tolstoï fit pour *Résurrection*, il laissa faire les adaptateurs et les traducteurs. Ce n'est d'ailleurs que sur le tard de sa carrière que M. Henri Sienkiewicz composa de grands romans. Né en Pologne, vers 1845, il fit de bonnes études, puis voyagea aux Etats-Unis et en rapporta d'intéressants souvenirs avec lesquels il se révéla écrivain. Ses impressions sur l'Amérique du Nord furent publiées par les journaux de Varsovie lorsqu'il se fixa dans cette ville, puis réunies en un volume de début, qui fut publié en 1872, sous le titre d'*Humoresques*. A vrai dire, si M. Henri Sienkiewicz doit sa célébrité parisienne au succès assez récent de *Quo Vadis?* il s'était déjà très brillamment fait connaître par le retentissement européen d'une courte nouvelle, *Bartek-le-Victorieux*, qui fut traduit quelques années après la guerre franco-allemande et où il avait tracé une admirable caricature du soldat patriote polonais-allemand, ingénument glorieux d'avoir pris part bon gré mal gré à une guerre dont il ne sut jamais la cause ni l'effet, ne soupçonnant qu'à peine qui l'envoyait à la bataille et quels ennemis il combattait. Cette intense et ferme satire antimilitariste occupe, dans la littérature polonaise contemporaine, une place comparable à celle que s'est faite, chez nous, la *Boule-de-Suif*, de Maupassant.

D'après certaines tendances indiquées dans *Quo Vadis?* on s'est plu à représenter M. Henri Sienkiewicz comme un romancier essentiellement conservateur et fanatique des réactions. Il se proclame au contraire fort libéral, mais d'un libéralisme particulier, volontiers enclin à défendre les croyances et les traditions religieuses. Tel il nous apparaît lorsqu'au moment de la traduction de

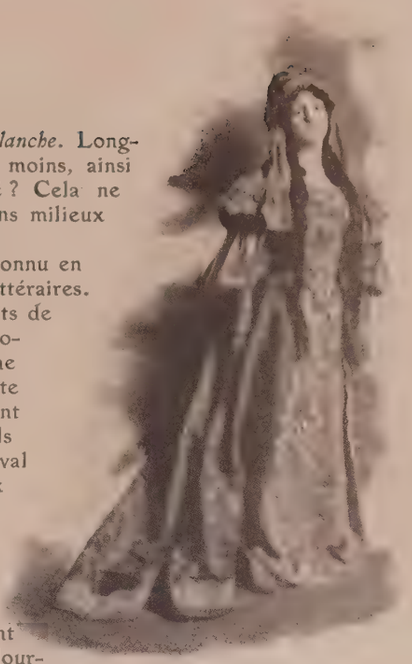
M Puylagarde (Randiane).



Mme Jane Méa (Princesse Kurciewicz).

Quo Vadis ? il fut en relations avec les éditeurs de la *Revue Blanche*. Longtemps d'ailleurs, il s'affirma comme progressiste, ou tout au moins, ainsi qu'on dit en Pologne, comme « positiviste ». L'est-il demeuré ? Cela ne m'étonnerait pas, même après les avances qu'on lui fit en certains milieux politiques après le grand effet de son livre christiano-néronien.

Le meilleur de son œuvre reste à traduire et n'est guère connu en France que par des fragments épars ou quelques revues littéraires. Ce sont les fameuses *Esquisses au Charbon* où fourmillent les traits de mœurs, les études de caractères et les boutades d'observations ethnographiques et morales. Là, vraiment, M. Henri Sienkiewicz donne toute sa mesure qui est celle d'un maître aussi délicatement ironiste qu'analyste exact, subtil et sincère. Ses romans historiques sont touffus, compliqués, un peu fantasmagoriques et désordonnés. Ils ne sont comparables à ceux d'Alexandre Dumas et de Paul Féval que par l'effet de leur verve, la surabondance de leurs jeux d'intrigues et l'aisance relative de leurs adroits arrangements. Leur qualité est cependant plus littéraire et plus artiste, tout au moins par le soin des détails et la vigueur colorée et juste des esquisses descriptives.



Mlle Magda (Xénia).

M. Laroche
(Le duc Yaréma).

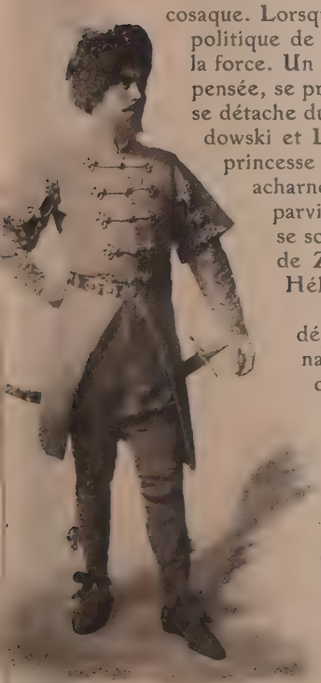
Bien que ces reconstitutions d'époques mortes intéressent par l'outrance même de leurs qualités descriptives, elles fatiguent en même temps par trop de légèreté dans l'imagination et trop de lourdeur dans le récit. Les scènes de massacre ou d'orgie ont du relief, mais elles se répètent avec une monotonie croissante ; et les caractères des personnages bien que spitriuellement tracés, sont un peu trop proches parents de certaines figures des *Trois Mousquetaires*, de *Mauprat* et du *Bossu* pour prétendre à l'originalité absolue.

Ainsi, dans cette trilogie qui commence avec *Par le Fer et par le Feu...* et finit avec *Messire Wolodcwski*, on retrouve à chaque page des d'Artagnan, des Lagardère, des Cocardasse, des Porthos, tantôt supérieurs à leurs modèles français par des traits de physionomie plus fins, tantôt très inférieurs par le proportionnement de leur importance dans l'action. Toutefois, à l'égal de ses maîtres ou de ses émules français, M. Henri Sienkiewicz sait ingénieusement trouver la dominante de ses personnages pittoresques pour les caractériser inoubliablement ; il sait aussi leur imprimer ce cachet de belle humeur et de sympathie qui est toujours d'un attrait, d'un charme sûrs pour les lecteurs romanesques. Parmi les romanciers français actuels, je n'en vois guère qu'un, M. Michel Zevacco, dont les vastes contes héroïques contiennent au même degré ces qualités saines, robustes, intarissables, faites de souffle et inlassablement crâneuses. Leurs défauts sont différents, mais ils se balancent, comme leurs qualités. M. Michel Zevacco est de sentiment plus chaud et d'instinct plus largement populaire. M. Sienkiewicz demeure un psychologue plus soigneux, un anecdotier plus respectueux des authenticités approximatives. Je ne crois pas qu'à côté de ces deux personnalités, la littérature néo-romanesque compte de plus heureux représentants parmi les conteurs modernes.

M. Scheler
(Michel Wolodowski).

Mlle Cerda
(Basia).

Il était assurément difficile de dégager une unité scénique, nette et intelligible, de *Par le Fer et par le Feu...* M. Maurice Bernhardt s'est appliqué à donner tout le relief à la rivalité du cosaque Bohun et du lieutenant Krétuski. Tous deux aiment la princesse Hélène, nièce de Mme de Kurciewicz et pupille du duc Yaréma Wishnowiecki, chef de la noblesse polonaise. La jeune fille n'aime pas Bohun ; elle aime Krétuski. Les raisons d'intérêt ont poussé Mme de Kurciewicz à promettre sa fille au cosaque. Lorsque celui-ci se voit déçu, dans la suite, il se joint à la révolte politique de Chmielnicki et de Tuhay-Bey, pour emporter Hélène par la force. Un de ses amis, homme fin et bon, Zagloba s'indigne à cette pensée, se prend d'intérêt pour les amours de Krétuski et d'Hélène, se détache du cosaque révolté et, faisant cause commune avec Wolodowski et Longinus, amis de Krétuski, s'emploie à soustraire la jeune princesse aux entreprises du cosaque. La poursuite de celui-ci est acharnée. Il emporte d'assaut le château de la famille Kurciewicz, fait le sac d'un couvent et parviendrait à ses fins s'il ne tombait, tué en duel par Wolodowski. Pendant que ses amis se sont ainsi conjurés pour défendre son bonheur, Krétuski accomplit un exploit guerrier qui sauve la ville de Zbaraz, où le duc Yaréma était assailli par les Cosaques et les Tatars. Dès lors, sitôt la paix signée, Hélène et l'officier s'épouseront.



M. Decœur (Jean Krétuski).

On ne saurait reprocher à cette donnée le défaut de clarté, ni la trahison du texte romancier ; c'est déjà beaucoup, pour un si délicat travail. Il faut aussi féliciter l'adaptateur d'avoir conservé aux personnages épisodiques leur physionomie pittoresque. Pour cet office, l'excellent choix de l'interprétation a été d'un grand secours. M. Huguenet a brillamment réussi l'amusant rôle de Zagloba, le bon ivrogne, qui a plus d'esprit que de bravoure, et plus de vraie bonté que de panache héroïque, mais qui, bien servi par les circonstances, se tire des pas les plus périlleux par une chance aimable et une rare adresse. Le début de Mlle Robinne a été un succès de grâce et de beauté. Mme Méa a fort bien composé son personnage de noble dame ; et la difficile réalisation du cosaque Bohun, confiée au talent de M. Desjardins, a trouvé en lui toutes les qualités d'audace romantique et d'autorité qui convenaient. Il faut citer encore spécialement MM. Decœur, Laroche, Durec, Puylagarde, Scheller, Mlle Magda, sans omettre de féliciter le bon ensemble des artistes à rôles moindres.

Camille de SAINTE-CROIX.

Clichés Rev. Théât.

Collection Durand-Ruel.

PORTRAIT DE JEANNE SAMARY

Par Renoir.

Collection Durand-Ruel.

Scène du Tannhæuser, par RENOIR.

Le Théâtre au Salon d'Automne

D'un jaune pâle et dilué, couleur « chrysanthème épanoui », « feuille tombée », bref, tout ce qu'on peut imaginer de plus fin de saison et mort de la forêt, l'oriflamme de la S. A. est arborée au milieu des Champs-Élysées. Le long des mâts dont la demi-douzaine borde l'avenue, elle se balance silencieusement, fière de recevoir la pluie d'arrière-saison — la petite pluie qui abat les grands vents, ô Carolus, ô délégation de la Nationale qui voulûtes, qui crûtes, qui espérâtes (à moi la sombre horreur des passés définis!) écraser cette seconde manifestation du Salon d'Automne sous le poids des prohibitions draconiennes. La victoire des indépendants est complète et, dans le Grand-Palais prêté par l'État qui, cette fois, a fait preuve de l'éclectisme le plus avisé, ont trouvé place plus de deux mille numéros : peinture, dessins, gravure, art décoratif, quelques envois de statuaire. Assurément, tout n'est pas chef-d'œuvral, et dans ce grand déballage des nouveautés d'automne s'est glissé plus d'un solde printanier ; mais on sent partout l'effort généreux et juvénile, la ferveur désintéressée, le dédain des procédés mercantiles, la personnalité.

La Loge, par RENOIR.

Cinq salles (et l'innovation est heureuse) ont été réservées à l'élément rétrospectif. La première fait songer aux prairies mythologiques fleuries d'asphodèles ; Puvis de Chavannes, un peu diminué, il faut le reconnaître, par l'absence d'encadrement architectural, y apparaît avec une cinquantaine de maquettes, d'études, de croquis. Nous pouvons y revendiquer tout d'abord la *Poésie dramatique*, allégorie que M. Prud'homme qualifierait d'importante et qui est d'ailleurs assez chargée ; ciel d'azur, mer d'émeraude, récifs de granit ; au fond, Prométhée enchaîné sur son rocher ; au premier plan, le poète qui note les imprécations du Titan et le chant des Néréïdes. Réclamons encore l'Orphée, victime des Ménades, qui agonise près de sa lyre brisée. Ordre, sobriété, poésie, et la lumière spéciale à Puvis,

Cette pâle clarté qui tombe des étoiles.....

Avec M. Renoir, c'est au contraire toute la gamme des tons vifs, des couleurs aux luisants d'émail qui chante dans ces œuvres d'un luminisme si intense : le *Portrait de Jeanne Samary*, la *Loge*, les scènes du *Tannhæuser*. Maître exquis et somptueux, Renoir forme un saisissant contraste avec la palette relativement indigente et volontairement plâtreuse du notateur montmartrois que fut Toulouze-Lautrec, le peintre de ce macabre chahut, aux proportions gigantesques, dansé par la Goulue et par Valentin-le-Désossé, ex-célébrités de la Butte, de l'énorme coin de café-concert qui lui fait pendant, des clowns aux facies cadavériques, des clownesses aux joues croûtées de fard, des chanteuses de café-concert aux bras longs comme un jour sans pain, aux sinistres figures émaciées, aux dents de jument étalées en palettes sous la lèvre rebroussée. Partout l'observation, la vie, le souci de l'humble vérité sous le voile, quelquefois soulevé, d'une coloration terne ou plutôt opaque.

La Poesie dramatique, par PUVIS DE CHAVANNES.

Collection Durand-Ruel.

Collection Durand-Ruel.

Le Mardi-Gras, par Cézanne.

Plâtreux aussi les dessous des peintures de Paul Cézanne, artiste vaillant et personnel bien digne des honneurs d'une salle, mais rehaussés par des accents qui donnent un réel éclat aux deux déguisés du *Mardi-Gras* d'une gaucherie de chienlits à la manque si puissamment observée, le blanc Pierrot, le rouge Arlequin qui se détachent sur un fond de tapisserie. Quant au mystérieux Odilon Redon, peintre de l'occultisme et de l'au-delà, sa calligraphie où s'emmêlent les arabesques, où fleurissent les madrépores à faces humaines paraîtra obscure, même aux indécis ; du moins rencontrons-nous dans ce missel de messe-noire deux pages d'une écriture hautainement esthétique : la « Brunehilde » du *Crépuscule des dieux* et une *Reine de Saba*.

Au sortir de ces salles réservées, quelques œuvres d'un beau relief revendiquent avec maîtrise l'attribution théâtrale. C'est d'abord, dans la note suggestive que consacre M. Georges Desvallières aux bars, aux alhambras, aux olympias, le groupe des deux marcheuses du Moulin-Rouge, femme à la plume blanche, femme à la plume rouge, d'une ligne si harmonieusement audacieuse et d'une criante vérité de notation. Non moins vaillante et plus poussée la grande composition que M. Pierre Bonnard, un des beaux peintres du clan réaliste, intitule *Promenoir de Café-Concert* et qui, dans son grouillement panoramique contient de prestigieux détails, par exemple la femme en rouge assise dans le coin de gauche du tableau, le mâle à profil de mufle campé au premier plan et deux ou trois figures de filles plâtrées traînant la prétentieuse laideur des oripeaux empruntés au décrochez-moi çà des marchandes à la toilette.

Un élève de Gustave Moreau, dont le remarquable tempérament de coloriste et de dessinateur se surcharge d'intentions littéraires, M. René Piot, joint à ses *Idoles*, impression de restaurant de nuit, collection de fantoches émaillés et cadavériques, prunelles de sphynges, faces de goules, une *Hérodiade* vraiment tragique, au masque puissant, à l'anatomie de sauvagesse. M. Chéret peint des Chérettes d'une grâce ondoyante, des Colombines fardées de poussière d'ailes de papillon.

Collection Bernheim jeune

La Goulue, par Toulouze-Lautrec.

Le peintre ordinaire de Chopin, M. Balestriéri, dont on n'a pas oublié l'émouvant tryptique consacré à la gloire du maître, expose au Salon d'automne un *Chopin à Zullichen* (1828), composition assez vaste, noyée dans une suggestive pénombre, nocturne d'harmonie à la fois picturale et musicale. Un autre fidèle et cultuel, M. Pilichowsky, a envoyé un tableau de chevalet : *A la mémoire de Chopin ;* un personnage romantique, avec effet d'ombre portée sur le mur, près d'une virtuose en robe rouge assise devant le clavier d'un piano de concert dont la caisse s'enfonce dans l'obscurité de la salle comme un cercueil dans la nuit du caveau.

Les effigies d'artistes sont en moins que petit nombre. La plus remarquable est le très beau portrait de M^me^ Monnier, qui centre les envois de M. Nicolas Gropeano, le délégué étranger. Entre le chapeau noir à brides de tulle et le corsage bleu qui souligne le décolleté savoureux des épaules, la figure se détache, rose et rieuse, avec la joliesse d'un modelé de pastel aux tonalités délicatement fondues ; une des meilleures pages de l'album du Salon automnal calligraphiée par un artiste qui donne toute la mesure de sa maîtrise dans les délicieux feuillets groupés sur le même panneau, études d'enfants et de fillettes.

M. Rouveyre nous montre le profil de M. de Max et le « trois-quarts » de M^me^ Ventura dans la loge de l'ancien pensionnaire du Théâtre-Sarah Bernhardt. Le décor est bien observé et le relief des personnages rendu avec une verve humoristique. Peut-être cependant le peintre a-t-il exagéré en prêtant à M. de Max la carrure de M. Guitry, et aurait-il fallu laisser quelque souplesse plastique au très souple interprète dont les créations vont du « Roi de Rome » au « Pontoya », de Perez Galdos, en passant par le « Grand Inquisiteur » de la *Sorcière*. M. Van Dongen, un exposant hollandais, a envoyé l'intéressant portrait de sa compatriote, M^me^ Marie Kalff, une nouvelle recrue du Théâtre-Antoine que nous entendrons prochainement dans la *Fille Élisa*.

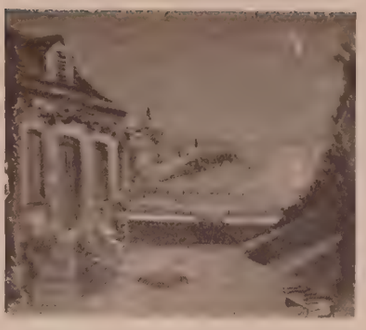
Cl. Rev. Théât.

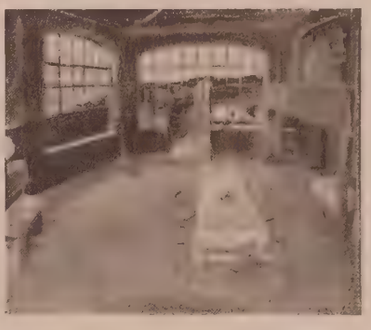
Promenoir de Café-Concert, par Bonnard.

Les scènes de théâtre et surtout de music-hall forment un ensemble assez fourni. M. Bryant a très curieusement noté, en observateur doublé d'un humoriste, un coin de boui-boui de la périphérie à la Gaîté-Montparnasse, avec l'opposition de la salle plongée dans le pénombre, encrassée de fumée, tandis que la chanteuse en roses falbalas s'irradie du reflet de la rampe.

M. Crébassa, un originaire du Midi, qui a gardé le tempérament régional, met en relief mais non sans dureté des *Danseuses parisiennes* dont les abatis manquent de flou et le sourire de parisianisme. On préférera le grouillement du public tassé *Autour d'un Quadrille* et la *Sortie de Spectacle*, d'une jolie qualité d'observation. La peinture de M. Rouault, le distingué conservateur du musée Gustave Moreau, est aussi imperméable aux rayons visuels qu'un vitrail embué par une couche de crasse séculaire, et les croquis de cirque cachés sous ce glacis opaque peuvent passer pour le prototype du tableau confidentiel ou les triomphes de la carte non transparente. Mais l'artiste nous offre une appréciable compensation avec l'humoristique série de pastels où se trémoussent et gambadent M. Auguste, M. Clown, M. Gugusse et toute une troupe de clownesses, d'acrobates, de femmes au trapèze. Les *Hercules forains* de M. Bouvet sont une amusante caricature.

Dans la note macabre, M. Frich dessine une *Danse des Morts* qui doit sans doute illustrer quelque page d'Edgar Poë ou quelque conte Baudelairien. Les *Danseuses antiques* de M. Emile Brin qui figure déjà à la peinture avec un beau portrait d'homme, sont d'un relief pittoresque, d'une exécution déliée, et mériteraient mieux qu'une mention. Hors série le *Don Quichotte* de M. Jobbe Duval, escorté de Sancho Pança, d'une belle crânerie héroïco-comique ; le *Tournoi*, de M. Lefèvre, dessin d'une saveur originale ; les fantoches moyenâgeux de M. Kadinsky, montreur d'ombres chinoises, constructeur de maisonnettes de Nuremberg, dont le procédé caricatural aux dessous fantasmagoriques rappelle la manière de M. Jean Veber. Pourquoi l'anecdote musicale est-elle si abondante dans un Salon où l'anecdotisme ne paraît pas en grande faveur? Mystère et foisonnement du sujet qui est dans l'air. M. Belleroche a dessiné d'un trait sûr, parfois appuyé, mais en gracieuse arabesque, une *Femme à la Harpe* à demi cachée derrière l'instrument qui fait les délices des anges et celles des sculpteurs sur bois. M. Dethomas, dans une suite de dessins rehaussés, met en pleine valeur la silhouette de musiciens d'orchestre, violonistes, violoncellistes, trombone. M. Henri Matisse a brossé avec de vigoureux empâtements, deux guitaristes espagnols qui grattent le jambonneau en virtuoses fervents. M. Jacques Martin campe un musicien du Véronèse, joueur de flûte, dans un somptueux décor de marbres et de verdures. Et voici toute la suite de la musique de chambre : la *Leçon de Chant*, de M. Cordey, d'un joli luminisme ; *Chez le Musicien*, de M. Linet, étude d'accessoires, petit Chardin très fignolé ; le *Compositeur*, de M. Frich, attendant l'inspiration ; la *Soirée*, de M. Prunier, où un contralto amateur expectore son grand air ; enfin la *Femme au Piano*, de M. Vuillard, la meilleure étude intimiste du Salon d'Automne.





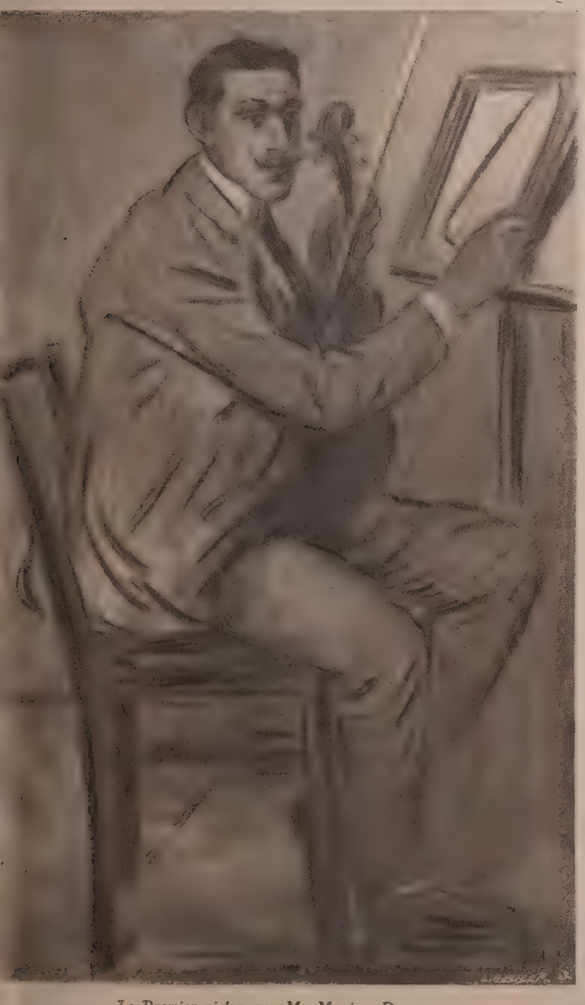
Projet de décors de M. Ibels-Jeoffrin, pour la *Promise*, pièce de MM. P. Morgand et Jeoffrin
I. Le Presbytère (coucher de soleil).
II. Le Presbytère (lever de lune). — III. Le Cabaret. — IV. Le Hall.

La statuaire est représentée par un bien petit nombre d'envois : cartes de visite en marbre, en bronze, en plâtre et surtout en terre cuite. On y trouve cependant la matière dure par excellence, celle qui traverse les siècles et ne périra qu'au jour du cataclysme final, quand les porphyres rentreront en fusion : le granit. Aussi bien il n'y a pas disproportion ni manque d'harmonie entre le modèle et la matière, car c'est Wagner que M. Emile Derré a traité en idole égyptienne, avec une maîtrise âpre et fruste, d'accent point banal. Le buste du maître, ou plutôt son icône, reste engaîné dans le granit. Sur une lyre, à l'entrée d'un salon d'honneur, se détache le profil de Mme Pauline Smyth, de l'Opéra-Comique, bas-relief traité par M. Henry Arnaud avec une réelle souplesse de modelé. A signaler encore un très ressemblant Émile Fabre, buste en bronze de M. Marius Roussel ; l'Emile Hennequin et le Stéphane Mallarmé, ex-prince des poètes, par M. Raymond de Broutelles ; enfin, un vigoureux et broussailleux Tolstoï, du prince Paul de Troubetzkoy. Aux arts décoratifs, de curieux projets de décors de M. Henry Ibels, pour la *Terre promise*, et deux études de M. Bellery-Desfontaines, l'*Amour* et la *Charité*.

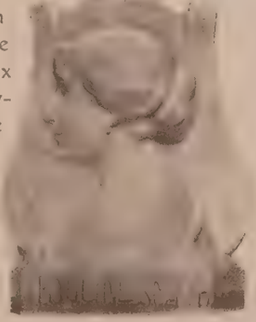
Ces simples cartons, études pour la décoration du réfectoire de la Maison de Retraite des Artistes dramatiques, la fondation philanthropique de Pont-aux-Dames, sont de purs chefs-d'œuvre d'exécution, d'une simplicité robuste, d'un art très pur. Heureux les pupilles de notre Coquelin national ! Grâce à M. Bellery-Desfontaines ils sont assurés de manger « en beauté » la brioche de leurs vieux jours.

Camille LE SENNE.

Clichés Rev. Théât.



Le Premier violon, par M. Maxime Dethomas.



Portrait de Mme Pauline Smyth, de l'Opéra-Comique. par M. H. Arnold.

THÉATRES A COTÉ

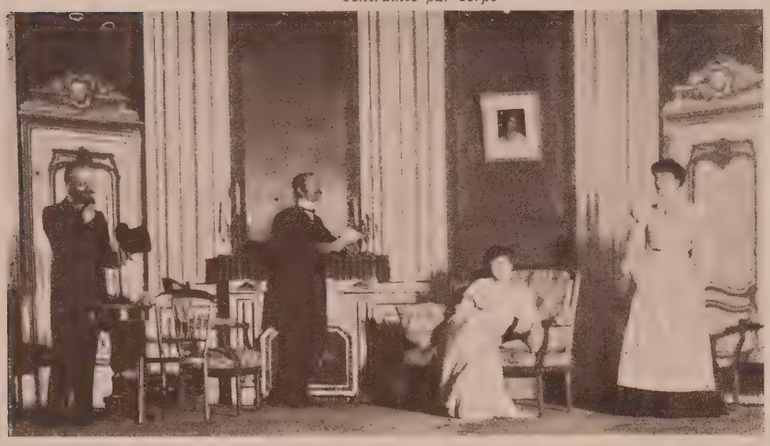
Et voici qu'à son tour le Grand-Guignol émet deux pièces neuves et rend à la circulation celles dont le cours de représentations fut arrêté par la clôture. Ces dernières offrent donc un grand intérêt ? — Tu parles ! me dit Max Maurey — que j'Haps au passage à l'*Asile de Nuit* — un intérêt énorme ! pour les auteurs, le directeur... et les spectateurs. Quant à Timmory et Mannoussi, que peut-on reprocher à leur *Petite Bonne sérieuse ?* Elle passe en faisant le bien, cette brave enfant ; à travers des quiproquos très amusants, dans un ahurissement de sous-entendus suffisamment grivois pour que le rire vous agite comme un battant de sonnette. Venez donc la revoir et l'entendre. Meryem est étonnante, et Gouget, Dufrenne, Launay, Marcelle Bailly — qui vous joua si bien la *Vieille*, vous en souvient-il? — C'est vrai, hélas ! moi aussi j'ai perpétré un crime, et, hélas encore,... je recommencerai bientôt. Caïn, que feras-tu de ton grand-père ?... Brrrr...

Mais passons aux nouvelles pièces du spectacle. Je ne serais pas étonné que *Contrainte par corps*, comédie de MM. Léo Marchès et George Vanor, suivit les traces de cette petite bonne précitée, étant donnés les éléments de gaieté et d'entrain que renferme cet acte débordant d'esprit, original et très habilement charpenté. D'ailleurs, simple introducteur d'embrasse à l'heure, je vous mène illico dans l'action, c'est-à-dire chez Mlle Rolande de Ronceveaux, bichette aux abois, sous le coup d'une saisie qu'elle ne redoute qu'en partie, comptant extrêmement sur ses charmes — avec quelle raison ! — pour obtenir quelque délai du créancier, le propriétaire.

Grand-Guignol. — « Contrainte par corps ».

Mlle Meryem (Rolande). Mlle M. Genty (Evangéline).

Contrainte par corps



M. Bussy (M. Souricet). M. Hamelin (Boudambre). Mlle Myriem (Rolande de Roncevaux). Mlle Genty (Evangéline).

Le voici, M. Boudambre, accompagné de l'huissier Souricet, chargé d'instrumenter. Rolande est à sa toilette, revue de détail, et fait un peu poser les visiteurs, au grand mécontentement de l'officier ministériel qui, ayant d'autres cigognes à plumer, se retire, en promettant cependant prompt retour. Apparaît Rolande. Seule à seul, elle va pouvoir se livrer aux escarmouches, tenter l'assaut... et pratiquer le corps à corps. Elle essaie tout cela... sans succès, hélas ! le propriétaire refusant le combat, opérant même, tout en protégeant ses derrières, une retraite vers l'huissier. Ah ! l'huissier !... il n'attendait que la sortie de son honorable client pour pénétrer chez Rolande, l'embrasser tout de go, lui déclarer se ficher du propriétaire... et offrir — en échange de faveurs — le moyen de le rouler à perpétuité. — Ah ! chéri !... Lors, Boudambre, revenant, ne trouve pas la dame au salon, mais la soubrette, une petite futée qui, en moins de mots qu'il n'en faut pour le dire, se laisse séduire et entraîner en un lieu propice... Pour une raison particulière — oh combien ! — Rolande, soudain, appelle sa camériste — Evangéline ! — et celle-ci accourt, tenant en mains... les habits du propriétaire ! — Qu'est-ce que vous tenez là ? A qui cette jaquette, ce gilet ? — A M. Boudambre... — Il est là ? s'écrie l'huissier. Attendez. Et, comme s'il inventoriait, il se met à clamer : « Une pendule, deux vases, une jaquette, un gilet... » — Arrêtez !... — Pour ravoir son bien, Boudambre se précipite, proteste, veut qu'on biffe. Impossible, c'est saisi. Saisi, notre propriétaire le sera bien davantage : Rolande n'annonce-t-elle pas qu'elle portera plainte pour outrages à la pudeur... si remise ne lui est pas faite de ses quittances ! La soubrette... qu'elle poursuivra pour tentative de viol... à moins d'une indemnité. Quant à l'huissier, il ne réclame que ses honoraires et le coût du timbre. Ça vaut le coût, en effet : on ne fait pas mieux chanter... en instrumentant. Au Grand-Guignol, les petits rôles même sont bien tenus ; jugez de l'interprétation réservée aux personnages importants, dans l'ouvrage qui m'occupe. Donc, je cite à comparoir : Mlles Meryem-Rolande, Genty-Evangéline ; MM. Bussy-Souricet et Hamelin-Boudambre. Je conseille aux directeurs en quête de succès de monter cette *Contrainte par corps* ; elle leur épargnera des contraintes moins réjouissantes. N'est-ce pas, Vanor ? aigle de mots.

Contrainte par corps

Mlle Myriem (Rolande). M. Hamelin (Boudambre). Mlle Genty (Evangéline). M. Bussy (Souricet).

Par Instinct, s'intitule la pièce de M. Jean Sardou. C'est un acte dont la misère fait les frais — si la misère peut faire des frais — un acte intéressant surtout par la psychologie de son dénouement, très honnête. Un « sans travail, » sur le point de tuer un vieil avare, est devancé dans son projet par un ami du thésauriseur. Au cri : « Au secours », oubliant son premier dessein, l'ouvrier s'élance et délivre celui qu'il voulait supprimer. Ce bon sentiment a permis à Mme Marcelle Bailly, MM. Flandre et Ratineau, de venir saluer le public. Mes compliments, Messieurs, Madame.

HENRY FRANSOIS.

Par Instinct
Mlle Marcelle Bailly (Françoise). M. Flandre aîné (Jean).

La jolie épingle de cravate....

Cl. Rev. Théât.

La Revue des Critiques

On voit bien que nous sommes
écouler le plus rapidement
au quelques « laiss
s dro

paraîtront que dans le cou
dont la clientèle consiste en
au lieu, au contraire, le clien

duit sur la critique. Parlons d'abo
M. Antoine Bibesco, le *Jaloux*,
a valu à son auteur les
tdès le signale en ces t

e Bibesco est un jeune gentilhom
et de le naturaliser dans la be
particularités du sujet, ch

alphe Brisson l'ouve

risez un écrivain, une
chements elle y puise pour
Or, Madeleine exis

ur le peu d'impor
je n'en suis pas bi
tées, à peine rhabillées, de lit en lit
de deuil maternel ; on ne s'est pas
le objection faite, il faut loue
sychique et dans la curiosité
M. Catulle Mendes complimente
de tout point

cristal, exqu

Pour bre
horne, pour dor
Cathare, d'Ei

Une comédie exquise
de justice ; ravi d'une
douceur, plainte, cher

Dans une lettre
M. Antoine disait
dames allemands. J'espère qu'il
Les premières nouveautés offer
prennent, en outre de l'*Asile de Nuit*
intéressante, faite par M. Jean Lorrain
critiques ont conclu dans le même sens
grand mérite et qu'on a fort

La Revue des Critiques

Semaine extrêmement chargée. On voit bien que nous sommes au début de la saison. C'est à qui cherchera à écouler le plus rapidement ce qui lui reste en magasin. Aussi avons-nous eu quelques « laissés pour compte », à vrai dire assez vite délaissés par le public, et des produits d'arrière-saison qui ont semblé légèrement défraîchis. Les grandes nouveautés, celles sur lesquelles on compte, ne paraîtront que dans le courant du mois prochain. Toutefois, les Théâtres dont la clientèle consiste en abonnés fidèles, comme le Théâtre de l'Œuvre, ou dont, au contraire, la clientèle n'est pas encore formée, comme le Théâtre des Bouffes-Parisiens, rénové par M. Bour, n'avaient pas les mêmes raisons pour retarder leurs nouveautés intéressantes, leurs spectacles d'originalité particulière. M. Bour devait même être plutôt enclin à inaugurer sa nouvelle salle par quelque manifestation éclatante, pour attirer le public dès le début. Il a eu, à cet égard, la main heureuse avec l'*Embarquement pour Cythère*, d'Emile Veyrin, dont nous indiquerons tout à l'heure l'effet produit sur la critique. Parlons d'abord du spectacle de l'Œuvre.

La pièce de M. Antoine Bibesco, le *Jaloux*, que M. Lugné-Poë offrait à ses habitués, a valu à son auteur les compliments les plus flatteurs ; M. Catulle Mendès le signale en ces termes à l'attention du public :

M. Antoine Bibesco est un jeune gentilhomme étranger ; un succès très vif et fort légitime vient de le naturaliser dans la belle aristocratie littéraire de France.

Une des particularités du sujet choisi par M. Bibesco est que ses deux principaux personnages appartiennent au monde des théâtres. L'héroïne est actrice, le héros est auteur dramatique. M. Nozière fait à ce propos les réflexions suivantes :

L'étude de M. Bibesco demeure originale parce qu'elle ne s'applique pas à la société bourgeoise, mais au monde théâtral, qui est particulièrement favorable aux progrès de la jalousie. J'imagine qu'on doit souffrir étrangement en aimant une comédienne. Il est sans doute pénible d'entendre le directeur et les acteurs tutoyer la femme qu'on aime. Pourquoi ne redouterait-on pas le souffleur et les machinistes ?

M. Adolphe Brisson trouve même que l'auteur aurait pu tirer meilleur parti de la profession de ses principaux personnages :

Il a mis aux prises un écrivain, une actrice. Nous a-t-il indiqué, ainsi qu'il l'eût fallu, comment évolue la jalousie dans ce milieu du théâtre, quels éléments elle y puise pour se nourrir et s'exaspérer ? Voilà ce que nous aurions voulu qu'il expliquât, et qui nous eût vivement intéressé. Or, Madeleine existe fort peu, en tant que comédienne ; *les griefs qu'on a contre elle n'ont rien à démêler avec sa profession.*

Le soin avec lequel les critiques ont analysé et commenté la pièce de M. Antoine Bibesco prouve l'intérêt qui s'en dégage. M. Catulle Mendès a été le seul, je crois, à indiquer une bizarrerie dont j'avais aussi été, je l'avoue, quelque peu surpris

Ce qui est assez déplaisant, c'est le peu d'importance, aux yeux de l'amoureuse et du jaloux lui-même, des rapides changes en amour. Ils en souffrent peut-être — je n'en suis pas bien sûr — mais ils n'ont pas du tout l'air de voir ce qu'il y a de vilain, de malpropre même, dans ces sautées, à peine rhabillées, de lit en lit. Ils ont causé du malaise, plutôt que de l'émotion vraie, les pénibles aveux de la comédienne en robe de deuil maternel ; on ne s'est pas tout à fait intéressé à ces amants, parce que, en vérité, il n'est guère possible de les aimer. Mais, cette objection faite, il faut louer l'auteur, presque sans réserve, d'une sensibilité très subtile, d'une très rare finesse dans l'observation psychique et dans la curiosité sensuelle.

En terminant, M. Catulle Mendès complimente très justement l'auteur sur la qualité de son dialogue :

Pour ce qui est du dialogue, il est, de tout point, vif, joli, charmant, très moderne sans l'excès de parisianisme auquel les étrangers sont trop souvent enclins ; et, çà et là, un mot mélancoliquement tendre, tout frémissant d'une douleur fine, a eu, ce soir, comme dans les comédies d'amour de M. de Porto-Riche, le son d'un cœur de cristal, exquisement fêlé.

M. Maurice Bernhardt

Pour bien juger de l'œuvre d'un poète, il n'est rien de tel qu'un poète. Aussi je me borne, pour donner une idée des impressions ressenties à la première de l'*Embarquement pour Cythère*, d'Emile Veyrin, de citer ce début de l'article de Catulle Mendès :

Une comédie exquise, — un succès unanime, enthousiaste, triomphal. Paris était dans ses soirs de justice ; ravi d'une œuvre délicate, amoureuse, jolie, amusante, tendre, toute jeunesse, grâce, douceur, plainte, charme, éclat, langueur mourante, il l'a magnifiquement fêtée, de sourires, de rires, de larmes à peine, et d'acclamations chaleureuses !

Dans une lettre parue récemment dans une revue de Berlin, *la Semaine (die Woche)*, M. Antoine disait : « J'ai représenté le plus souvent et presque toujours avec bonheur les drames allemands. J'espère qu'à l'avenir il en sera de même. »

Les premières nouveautés offertes depuis la réouverture par le Théâtre-Antoine comprennent, en outre de l'*Asile de Nuit*, de M. Max Maurey, une adaptation, *Discipline*, fort intéressante, faite par M. Jean Thorel, d'une pièce allemande de M. de Conring. Tous les critiques ont conclu dans le même sens que M. Faguet, disant : « Œuvre, en somme, d'un grand mérite et qu'on a fort bien fait de nous faire connaître. »

Cl. Zadwiga-Golez.

M. Sienkiewicz — M. Kosakiewicz

L'auteur du roman et l'adaptateur de *Par le Fer et par le Feu...*

Cl. Paul Berger.

M. Max Maurey.

Quant au conte dramatique, la *Main de Singe*, de MM. Parker et Jacobs, adapté pour la scène française par M. Nunès, il a offert cette particularité d'avoir un tableau supprimé entre la répétition générale et la première représentation. Cette opération améliore-t-elle la pièce ou lui nuit-elle? *Critici certant.* Catulle Mendès blâme la mutilation, et Emmanuel Arène l'approuve.

Voici les raisons alléguées par Catulle Mendès :

Pendant une nuit d'orage, Mme Withe souhaite de revoir son enfant mort ; il va apparaître, pareil à ce qu'il est dans la tombe, mais M. White formule le troisième vœu : « Qu'il reste dans la tombe, et y repose à jamais ! » Aussitôt fait que dit, pour l'éternité. C'est sinistre, c'est parfois presque beau d'horreur ; à la répétition générale, on parlait de supprimer le dernier tableau, et j'apprends qu'on l'a supprimé en effet. C'est une grande faute. Il faut que les trois vœux soient formulés et réalisés. Si la pièce se termine au moment où les cent livres sont offertes au père et à la mère, il n'y a plus un drame fantastique, mais, dans une anecdote sombre, une simple coïncidence.

M. Emmanuel Arène est d'une opinion diamétralement opposée, ainsi qu'en témoignent les lignes suivantes :

A la répétition générale, il y avait un troisième tableau, tout à fait inutile et par conséquent nuisible. Il avait le tort de transformer le drame en mélodrame et de rendre par trop surnaturelle une aventure qui, tout en étant fort étrange, n'en demeure pas moins dans le domaine du possible.

La pièce de MM. Parker et Jacobs a gagné à être ainsi allégée, elle a produit par ce raccourci même, une sensation plus forte, et ceci prouve à la fois l'utilité des répétitions générales et le sens pratique des Anglais, qui savent aménager leurs œuvres de manière à ce qu'on puisse, en un tour de main, opérer d'aussi franches coupures.

Si nous appliquions, à l'avis émis par Catulle Mendès, les conclusions de M. Emmanuel Arène, il faudrait considérer au contraire les répétitions générales comme nuisibles, puisqu'elles poussent à la mutilation des pièces. Et voilà qui prouve à quel point il est difficile de s'entendre, même entre gens de même profession !

Cl. Paul Berger.

M. Eugène Brieux.

Le jugement porté sur la pièce de l'Odéon, la *Déserteuse*, par M. François de Nion a l'avantage de résumer en peu de mots celui que l'on retrouve dans la plupart des articles :

Cette pièce donne l'impression d'une œuvre intéressante, surtout par les détails, l'ambiance qu'elle crée, les espoirs qu'elle donne.

A l'occasion de cette pièce, M. Nozière signale un défaut des mœurs actuelles qui tend à se propager de plus en plus :

Dans la Déserteuse, *Brieux et son collaborateur Jean Sigaux, signalent un ridicule de la bourgeoisie contemporaine qui peut devenir un danger social et menacer la famille et l'enfant. Ils ont remarqué que, depuis plusieurs années, les bourgeoises montrent un goût fâcheux pour le* cabotinage. *Nous connaissons trop de femmes qui récitent des vers, qui jouent la comédie ou qui chantent en public. Leur vanité naïve les pousse vers les planches. Elles croient toutes avoir perdu leur vie en ne devenant pas actrices. Elles regrettent de passer leur existence auprès de braves maris qui s'épuisent au travail pour les entourer de luxe. Elles auraient voulu connaître des musiciens, des écrivains, des peintres. Elles croient sincèrement qu'elles ont toujours été incomprises et méconnues : ce sont les filles de Mme Bovary. Mais, le plus souvent, leurs époux, commerçants ou boursiers, sont plus intelligents qu'elles, et bien supérieurs à l'infortuné Charles Bovary.*

En ce qui concerne le drame tiré par M. Maurice Bernhardt du roman *Par le Fer et par le Feu...* de Sienkiewicz, la critique s'accorde à constater qu'il n'était guère possible, au point de vue du théâtre, de tirer un meilleur parti de l'œuvre que Catulle Mendès qualifie pittoresquement de « formidable épopée grouillante ». M. Faguet évoque à ce sujet l'*Illiade*. Il justifie sa comparaison de la manière suivante :

Cl. Otto.

M. Antoine Bibesco.

*Cela rappelle l'*Illiade *par ses défauts. Aussi bien, toute l'épopée tourne, ici aussi, autour d'une Hélène, et le choix de ce nom a dû être intentionnel. La différence, — entre quelques autres, — est que, dans l'*Illiade *antique, Hélène restait immobile derrière les remparts de Troie, pendant que ceux qui soupiraient pour elle s'agitaient éperdument dans la Troade et pays environnants, et cela avait quelque chose de hiératique ; tandis que l'Hélène moderne se déplace elle-même ou est déplacée et balottée et cahotée à travers toute l'étendue de l'empire polonais et des possessions cosaques et tartares.*

Enfin, pour terminer, n'oublions pas de noter la tentative d'un nouveau théâtre consacré à l'*opéra-bouffe* et dont l'œuvre d'inauguration intitulée la *Pit'chounette*, due pour les paroles à MM. Maxime Boucheron et André Ibels et pour la musique à M. G. Michiels, se rapprochait plutôt — par une bizarre anomalie — de l'opéra-comique.

Albert DAYROLLES.

Cl. Mathieu-Deroche.

Par le Fer et par le Feu. — X^e^ tableau : Devant Zbaraz.

M. Decœur. (Krétuski). M. Dacquié. (Zawila). M. Huguenet. (Zagloba). M. Durec. (Longinus).

La Mise en scène

Ainsi, le mois de septembre, cette saison, aura été un mois perdu. La plupart de nos théâtres ont rouvert avec leurs spectacles de la fin de saison dernière, spectacles déjà passablement usés, et qui n'ont guère trouvé un regain de vitalité, à reparaître dans ces conditions. Il en est résulté que les nouvelles pièces sont apparues à la fois, et qu'en six jours nous avons eu huit répétitions générales. Excusez du peu ! Des nouveautés en aussi grand nombre n'ont pas laissé de fournir quelque matière à observations, au point de vue de la mise en scène. D'abord elles ont montré que la recherche de la vraisemblance est plus que jamais à la mode. On ne se contente plus aujourd'hui d'à peu près plus ou moins fantaisistes, on veut de la vérité, en quoi d'ailleurs on a parfaitement raison. Rien que la vérité ne peut donner la sensation de la vie au théâtre, et tout ce qui paraît conventionnel n'y saurait produire la moindre illusion. C'est donc de ce côté que s'orientera le présent article, faute de pouvoir détailler à fond tant d'ouvrages nouvellement nés.

Cl. Paul Berger.

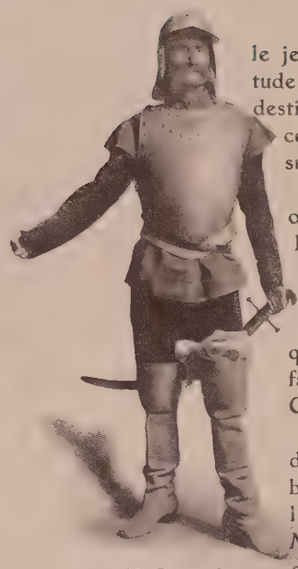
M^lle^ Gabrielle Robinne. (La princesse Hélène).

Au Théâtre-Antoine, nous avons eu *Discipline*, la *Main de Singe* et l'*Asile de Nuit*, un des plus curieux spectacles coupés qu'Antoine nous ait donnés depuis longtemps. Dans la *Main de Singe*, notamment, ce maître metteur en scène est parvenu à donner la plus intense sensation de l'horreur fantastique et du mystère de l'au-delà par des effets de lumière et d'obscurité d'une ingéniosité absolument remarquable. Peu importe que son décor soit presque aussi flamand qu'anglais, l'essentiel était de le disposer de manière à obtenir ces oppositions d'ombre et de clarté qui disposent tant le spectateur aux commotions surnaturelles. Cette sombre épaisseur du fond, ce soleil rayonnant sur les fleurs qui ornent la fenêtre, cette échappée de verdure qu'on aperçoit lorsque la porte s'ouvre, autant de contrastes qui préparent l'esprit au tragique des événements. C'est parfait.

Cl. Paul Berger.

M. Huguenet. (Zagloba).

Mme Jane Méa.
(Princesse Kurciewicz).



M. Robert Lacroix
(Kuchel).

Clichés Revue Théâtrale.

Par exemple, les costumes ne sont pas particulièrement anglais. Mais comme le jeu d'Antoine est saisissant durant tout le deuxième acte ! Cette vague inquiétude, cette agitation sans cause, cette crainte muette quand arrive le messager du destin, cette stupeur croissante à mesure que la nouvelle du malheur se déroule, cet écroulement suprême sous la foudroyante révélation finale, tout cela est superbe, d'une profondeur et d'une force incomparables.

Pour *Discipline*, c'est du réalisme le plus pur. L'action se passe au mess des officiers d'un régiment de uhlans, dans une petite ville d'Allemagne, proche de la frontière. Le décor représente la salle de lecture du mess, avec, au fond, la principale porte donnant sur le couloir d'entrée. A gauche, porte communiquant avec une pièce à usage de bureau. A droite, portes sur la salle à manger et sur le billard. Au milieu, longue table à tapis vert où traînent quelques livres et des périodiques : revues et journaux. Petites tables, fauteuils, chaises. Lustre. Tapis persans. Portraits de hauts personnages : Guillaume Ier, Bismarck et de Molkte, en l'espèce.

Rien de plus exact que ces uniformes militaires portés par ces comédiens dont la plupart ont passé par le régiment. Presque tous sont uhlans des bottes au schapska, avec cette raideur mécanique si caractéristique chez l'officier allemand. Citons M. Vargas, le sympathique lieutenant ; M. Chelles, le héros de l'ouvrage, type du gros commandant de carrière, soldat comme son sabre, bon manœuvrier, ayant de la discipline une idée singulièrement élevée pour un officier de fortune, idée qui certainement lui vient du cœur plus que du cerveau ; M. Desfontaines, figure inquiétante de jeune commandant arriviste, chafouin, sachant nager entre deux eaux, aux ordres de son supérieur jusqu'à ce qu'il soit maître à son tour, non pas fourbe, mais fuyant, ne se donnant à personne, et détestablement cassant avec ses inférieurs — tout cela indiqué avec une rare intelligence. Pour M. Signoret, sa première entrée a été soulignée par un murmure admiratif de toute la salle. Sanglé dans son uniforme, le schapska sur la tête, long, svelte, le teint mat, il ressemblait à s'y méprendre au portrait du feld-maréchal de Moltke, accroché à la cloison. Et ce fut encore plus frappant lorsqu'il se décoiffa. En outre, la composition de son colonel homme de cour parut réellement admirable. Elle était belle en effet, autant qu'elle pouvait l'être avec le physique de l'artiste, de conformation si peu militaire. Ce n'est là qu'une très légère réserve, qui n'ôte rien au personnage si complet campé par M. Signoret avec le plus grand talent.

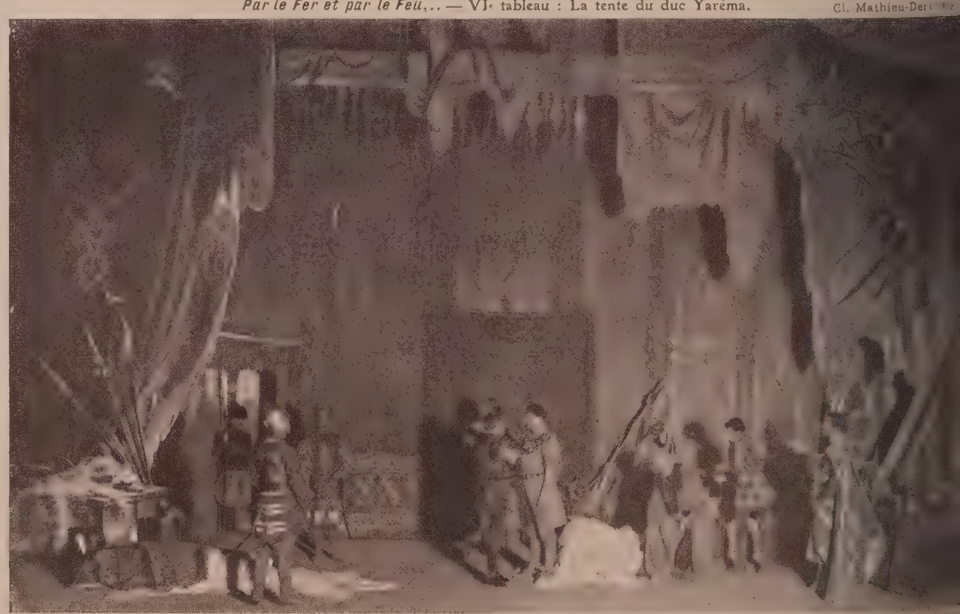
M. Bessy
(le sergent cosaque).

D'autant que sa composition suivante, celle du vieux purotin de l'*Asile de Nuit*, de M. Max Maurey, fut absolument exquise. Sa tête flétrie par l'âge, ravagée de misère, son humble contenance, sa marche à petits pas, et aussi sa voix narquoise, ses regards à la fois moqueurs et craintifs, tout cela était de premier ordre. M. Signoret prend place en ce moment à côté de M. Lérand, — et ce n'est pas peu dire. M. Antoine fut également excellent en directeur de l'asile charitable, et M. Desfontaines dessina à merveille son type de grande gouape qui s'incruste partout où il se trouve bien. L'ensemble de ce spectacle fait honneur au Théâtre-Antoine.

Par le Fer et par le Feu... est un grand mélodrame tiré du célèbre roman de M. Sienkiewicz par M. Maurice Bernhardt. Mme Sarah Bernhardt l'a monté en grand spectacle, avec onze décors et des costumes en proportion. Décors variés, pittoresques, aux couleurs un peu dures, mais chaudes, à la manière de certaines toiles de Matejko et dont l'auteur est M. Paquereau. C'est peut-être un peu plus hongrois que polonais, mais cela produit des effets incontestables. Il serait injuste de passer sous silence des tableaux comme ceux de l'auberge, à Tchérine, avec sa bagarre finale si tumultueusement réglée ; des bords du Dniéper ; du « Did » ou chanteur ambulant, paysage d'abord nocturne d'une transparence mélancolique remarquablement émouvante, puis s'éclairant peu à peu pour prendre sous la lumière du jour une superbe tonalité rousse où tranche au fond le bleu d'un lac profond qui s'étend jusqu'à l'horizon circulaire ; enfin le tableau du siège de Zbaraz, si animé, si grouillant. Les costumes sont fort riches, comme ils l'étaient en Pologne au XVIIe siècle, et ils sont portés à merveille par les interprètes, desquels il convient de détacher MM. Laroche, tout en noir brodé d'or ; Decœur, jeune premier chaleureux ; et surtout Huguenet, Desjardins, Puylagarde et Mlle Robinne, celle-ci délicieusement blonde et blanche en sa princesse Hélène persécutée ; M. Puylagarde, charmant page adolescent, plein de grâce et de jeunesse ; M. Huguenet, Falstaff du Nord, de la bonhomie la plus heureuse, avec une tête à l'autrichienne des plus amusantes ; M. Desjardins, enfin, magnifique brute cosaque au ton rude, au visage terrible, résurrection étonnante de ces sauvages implacables de là-bas, sous son bonnet de fourrure et sa rouge dalmatique bordée de dentelles blanches. L'artiste a composé là une figure inoubliable.

Théodore MASSIAC.

Par le Fer et par le Feu... — VIe tableau : La tente du duc Yaréma. Cl. Mathieu-Deroy



M. Scheler (Wolodowski). M. Laroche (Yaréma). M. Decœur (Krétuski). M. Huguenet (Zagloba). M. Puylagarde (Rendiane).

Mlle Marion Winchester (Lady Carrington). Mlle Édith Withney

Mlle Alice Bonheur (Marjorie).

M. Max Dearly (Barry).

Mlle Mariette Sully (Sophie).

Concerts et Music-Halls

OLYMPIA : *Country Girl.* — On a raconté que *Country Girl*, avant d'être représentée à l'Olympia, fut jouée *deux mille* fois en Angleterre.

En entourant d'une mise en scène éblouissante à laquelle collaborèrent les excellents décorateurs Amable et Menessier et le costumier Pascaud, l'adroite adaptation que MM. V. de Cottens et Fordyce ont faite de l'opérette de James T. Tanner et Lionel Mackton, il est à présumer que les frères Isola n'ont jamais songé à battre ce record.

Des raisons péremptoires les empêcheraient d'atteindre et par conséquent de dépasser ce chiffre qui, au surplus, n'est pas dans nos mœurs théâtrales parisiennes : la principale est que leur besoin d'activité et leur génie créateur s'accommoderaient mal d'un semblable *statu quo*.

On a raconté que M. Wright, le Barry anglais, était inimitable et voilà que, du premier coup, avec sa verve endiablée, et sa copieuse fantaisie, notre Max Dearly s'est posé vraiment comme sans rival. Alors ?

Alors, on peut raconter maintenant que Mariette Sully, Alice Bonheur, Marguerite Gabriani, formèrent un trio doublement charmeur par leurs grâces de jolies femmes, et par leur séduction de cantatrices expertes.

Rendons à César... C'est bien d'Angleterre que nous arrivent, avec l'opérette, Marion Winchester, Édith Withney and sixteen misses... pardon, et seize autres misses, certes agréables à ouïr comme à regarder.

Mais c'est la France qui nous donna Dekernel et Raiter, les deux bons compères au comique verveux, et toute la légion des belles filles dont le rôle patriotique consiste surtout à affirmer, par leur seule présence, que notre pays peut, sur ce point, supporter la comparaison avec n'importe quelle nation voisine.

De tant d'éléments divers, les frères Isola ont composé un tout anglo-français tout à fait harmonieux.

Et voilà comme, quand on est directeur de music-hall, on travaille soi-même à l'entente cordiale.

G. F.

Mlle Gabriani (La Princesse).

Mlle Alice Bonheur (Marjorie).

M. Max Dearly (Barry).

M. Max Dearly (Barry).

Mlle Alice Bonheur (Marjorie).

M. Dekernel (Le Rajah). Mlle Gabriani (La Princesse).

Cl. Dupont-Emers

M Albers (Baron Scarpia, de la *Tosca*).

Le Théâtre à l'Étranger

LE THÉATRE A BRUXELLES. — Les théâtres de Bruxelles viennent d'inaugurer la Saison d'hiver, et déjà le bilan de leurs représentations répond dans son ensemble aux exigences et au goût des amateurs d'art théâtral. Sous la direction de MM. Kufferath et Guidé, qui unissent le sens musical le plus affiné à une rare science, le Théâtre de la Monnaie a ouvert le cycle de ses représentations avec les éléments de premier ordre d'une troupe presque entièrement renouvelée, dont certains représentants se sont déjà affirmés avec une exceptionnelle maîtrise.

On joua, en premier lieu, les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, qui fournirent l'occasion au nouveau ténor, M. Laffite, de mettre en relief ses remarquables qualités de chanteur, son art scénique et son souci d'élégance.

Dans la reprise de la *Tosca*, M. Albers a, une fois de plus, prouvé ses brillantes qualités de virtuose et de comédien. M. Albers est un des artistes les plus consciencieux que nous connaissions; il pousse le souci de la réalité jusque dans ses moindres détails, aussi le public bruxellois a-t-il beaucoup applaudi sa rentrée.

Mme Paquot d'Assy, très en progrès, s'est montrée, comme l'an dernier, grande tragédienne.

D'un tout autre genre était *Paillasse*, de Leoncavallo, où M. Thomas Salignac a prouvé que les finesses et les nuances de la musique italienne lui étaient familières.

Werther, de Massenet, a été magistralement interprété par M. Muratore, qui a compris toutes les exigences du rôle si complexe du personnage — il a chanté ce rôle en artiste sûr de lui, expérimenté, et s'entendant à merveille à tirer parti de ses dons naturels et de sa personnalité sympathique. On a beaucoup regretté que Mlle Cécile Thévenet, une compatriote, n'ait point saisi ce qu'avait d'expressif et de vivant son rôle dans cette pièce toute de passion contenue. Sa froideur a donné à l'interprétation toute entière une tenue glaciale que le talent de M. Muratore réussit à peine à adoucir.

Mlle Baux qui, déjà, dans *Paillasse*, n'avait point réalisé les promesses que certains fondaient sur son avenir théâtral, a moins encore réussi à rendre dans *Mignon* les gammes difficiles, les sons perlés et les phrases chromatiques du rôle de Philine.

Cl. Klary

Mlle Simony
du Théâtre de la Monnaie.

Cl. Klary.

M. Albers (Hans Sachs, des *Maitres Chanteurs*).

Carmen a eu sur la scène de la Monnaie de nombreuses interprètes. Rares celles qui ont imprimé à ce rôle une note originale et neuve. Mlle Cécile Thévenet ne sait ni comprendre ni interpréter ce rôle. Tout au contraire, Mlle Cortez a fait preuve d'un tempérament très personnel et de qualités d'actrice servie à souhait par des ressources naturelles et par le charme qui se dégage de sa personne. Ses débuts méritent des encouragements. Il est fâcheux que certains ne le comprennent pas et se fassent les instruments des rivaux ou des ennemis des directeurs. Si le droit de siffler a toujours été reconnu au théâtre, il devient un abus lorsqu'il sert les intérêts d'une faction, il risque de troubler l'interprétation scénique. Exercé vis-à-vis d'artistes qui se montrent à la hauteur de leur tâche, mais éprouvent l'émotion bien naturelle que cause le contact avec un public nouveau, il devient vexatoire et presque tyrannique, sinon odieux. Aussi Mlle Cortez n'a-t-elle point à s'inquiéter de quelques marques d'hostilité dirigées non contre elle, mais contre la direction ; les vrais amateurs d'art rendent hommage à son talent, qui trouvera bientôt l'occasion de conquérir la faveur du public.

M. Bourbon a été excellent dans le rôle de Escamillo. Son interprétation, sûre et habile, n'a point fait regretter son prédécesseur.

Louise ne plaît pas beaucoup, à cause de son modernisme excessif, aux amateurs de musique classique et de grand art. Cependant tous sont d'accord pour louer Mlle Cesbron qui, par la façon vivante dont elle joue le rôle, s'est mise particulièrement en relief. M. Dalmorès s'est mieux affirmé dans cette pièce que dans la *Tosca ;* elle convenait davantage à ses aptitudes. Dans un rôle plus effacé, Mlle Carlhaut a confirmé l'impression favorable qu'avaient laissé les concerts auxquels elle avait pris part cet été. Très belle personne, élégante, elle aura l'occasion, nous n'en doutons pas, de donner à son talent l'essor qu'il mérite. — *Manon* a fait l'objet d'une interprétation originale, Mlle Alda, venue, paraît-il, d'Australie, comme jadis Mme Melba, qui a laissé chez nous des souvenirs très vivaces, y a fait sensation.

Cl. Klary

Mlle Carlhaut, du Théâtre de la Monnaie.

Cl. Paul Berger.

Mme Daffetye-Dèze (Théâtre-Royal d'Anvers).

Le Théâtre de la Monnaie a commencé une campagne qui promet d'être brillante. Les éléments disparates seront peu à peu éliminés ; on nous assure que déjà les directeurs se sont séparés de certains artistes qui n'ont point témoigné d'un talent égal à la réputation qu'on leur avait attribué.

Nous avions, dans notre dernière lettre, omis de parler des représentations en plein air qui eurent lieu cet été à Spa. La tentative était hardie ; elle a cependant pleinement réussi. Mme Eva Simony, que nous avions eu l'occasion d'applaudir, la saison dernière, à la Monnaie, dans *Lakmé*, *Cendrillon*, les *Noces de Jeannette*, y a exulté dans *Mireille*, et y a mis en relief ses brillants moyens de chanteuse légère et de comédienne accomplie.

Au Théâtre du Parc, les directeurs, MM. Darman et Redding, s'ingénient à varier le répertoire et à lui donner un attrait irréprochable et original. La saison a débuté par des représentations de M. de Féraudy. Le public a beaucoup applaudi ce grand artiste dans la *Plus Faible*, dont il a très finement dessiné les détails. Le même artiste n'a pas fait preuve d'un moindre talent dans le *Paon*, de M. Francis de Croisset ; en marquis de Boursouffle, il a restitué à la pièce ce cachet du XVIIIe siècle qui en est la note jolie.

Cl. Moreau.

Mlle Georgette Cortez, dans *Carmen*.

Mme Réjane, dans la *Passerelle*, du même auteur, n'a pas été moins remarquable. Elle n'a toutefois point réussi à faire applaudir l'*Hirondelle* de M. David Nicodemi. Mais il faut lui savoir gré de la tentative et louer la direction du Théâtre du Parc de l'initiative qu'elle a prise.

L'Olympia a ce caractère très spécial que ce théâtre alterne des pièces du genre de la *Rabouilleuse* avec des fantaisies telles que la Revue *Bruxelles-Sahara*, dont l'auteur, M. Malpertuis, n'a guère fait preuve d'esprit inventif. Au surplus, il semble qu'on abuse un peu de ce genre dont le succès est dû à la seule mise en scène et à l'esprit de terroir dont il semble être le dernier refuge. Nous nous réservons de parler prochainement et en détail des représentations qu'est venu donner M. de Max et spécialement sa magistrale incarnation du rôle d'Hamlet, qu'il n'a jamais donné à Paris depuis sa sortie du Conservatoire. Inutile de dire qu'il y a remporté un véritable triomphe.

Fernand DE PRESSEUX.

LE THÉATRE A ANVERS. — La réouverture de notre première scène lyrique vient de s'effectuer avec un succès du meilleur aloi. M. Bruni nous a présenté sa troupe dans la *Vie de Bohême*, de Puccini, *Lohengrin*, de Wagner, et *Faust*. Mme Daffetye, qui nous vient en droite ligne de l'Opéra-Comique, a obtenu d'emblée les honneurs de la soirée ; dans le joli rôle si adorablement poignant de « Mimi » de la *Vie de Bohême*, la cantatrice a fait valoir une voix délicieuse, et la comédienne, par son jeu sobre et naturel, a conquis tous les spectateurs ; même accueil flatteur dans Marguerite, de *Faust*. Notre ténor, M. Broca, élégant cavalier, a été associé au succès de sa délicieuse partenaire ; M. La Taste, également, a fait de bons débuts. Mme Sterda, chanteuse falcon, a chanté avec grand talent et avec âme Elsa, de *Lohengrin*.

Cl. Tuduri

M. Edouard Broca
du Théâtre-Royal d'Anvers.

Il faut réserver notre appréciation au sujet de M. Daubigné, qui paraissait en proie à une émotion intense.

Très bonne rentrée de nos anciens pensionnaires, MM. Boulogne et Bédué, et de la gracieuse Berthe César.

M. Bruni fait répéter la *Tosca*, dont le rôle principal est dévolu à Mme Dhumon. On compte passer très prochainement. Aussitôt après, on mettra sur le chantier la dernière œuvre de Massenet, le *Jongleur de Notre-Dame*.

Au Théâtre des Variétés, on a joué pendant de longues soirées une revue, « Anvers-Variétés », de MM. Garnis et Retso. Revue spirituelle, somptueusement habillée, jouée à ravir dans des décors merveilleux et interprétée par la plus exquise et la plus ravissante des commères, Mme Jane Dyt, par M. Ferréal, un délicat et fin chanteur, par une pléiade d'artistes, tels que MM. Ambreville, Crommelynck, Baltus, et Mmes Collini, Baillet, et un tas d'aguichantes petites femmes, déshabillées à ravir.

C'est dans ce théâtre que MM. Bussac et Moncharmont, les habiles directeurs, ont l'intention de nous donner tous les derniers succès parisiens, tant comédies que vaudevilles. Ils ont formé, à cet effet, une troupe très complète qui pourra rivaliser avec celles des premières scènes. De plus, MM. Le Bargy, Paul Mounet, Noblet, Mmes Bartet, Laparcerie, Sorel, Leconte, Mégard et bien d'autres artistes connus, viendront en représentations.

Le Théâtre des Variétés sera le reflet des boulevards parisiens. Le Tout-Anvers littéraire, artistique et mondain suit assidûment ces spectacles de choix, et tout fait prévoir que le succès obtenu l'an dernier sera dépassé par la Saison qui s'ouvre.

Lucien DAISY.

La Mode au Théâtre

Le radieux soleil qui a rendu si délicieux le milieu du mois d'octobre vient de nous quitter, et avec les premiers froids et les brumes d'hiver les fourrures et toutes les jolies choses chaudes et moelleuses qui enveloppent nos jolies frileuses font leur apparition.

Les plus belles, les plus précieuses, sont celles dans lesquelles nos élégantes se blottissent avec le plus de joie, car elles sentent elles-mêmes combien les choses réellement somptueuses contribuent à leur beauté.

J'ai vu des manteaux de fourrures qui, au lieu d'être secs et raides comme l'étaient autrefois les vêtements d'hermine et de zibeline sont de véritables bibelots à la mode du jour, réunissant toute la coquetterie, les grâces de leurs ornements et de leur composition à la splendeur des fourrures dont ils sont composés. J'ai noté de grandes redingotes si à la mode cet hiver, tout en chinchilla, vison, ou martre zibeline.

Leurs prix les rend malheureusement peu accessibles à toutes les bourses, mais il y a, à côté, des jaquettes, des boléros, mélangés à des broderies et à du velours, tout à fait jeunes et charmants.

Les grandes redingotes dont nous parlions plus haut se font surtout en drap et en velours miroir, assorties à la robe et font ainsi des costumes très élégants et très flatteurs pour les jolies tailles qu'ils font ressortir.

Passons maintenant aux chapeaux actuels : ceux du soir sont spécialement élégants et légers. On revient beaucoup aux chapeaux du XVIII[e] siècle, s'inspirant des Lancret, des Watteau et des peintres subtils qui ont si bien contribué à rendre le charme délicat et l'élégance raffinée de cette époque où les femmes étaient reines et savaient s'embellir, se rendre coquettes et délicieuses pour conquérir les suffrages.

J'ai remarqué au théâtre des amours de chapeaux qui étaient des poèmes de grâce et de légéreté précisément dans la note indiquée plus haut. Le marabout, les tulles, les fleurs aux nuances claires encadraient harmonieusement les fins minois de nos jolies parisiennes et des étrangères qui en ce moment charment Paris par leur grande élégance.

Je recommande à mes lectrices de veiller à savoir choisir ce qui convient à leur genre de beauté, car dans ce brillant chaos qui constitue les modes actuelles, il faut avant tout distinguer ce qui sied à chacune. Rivalisez de goût et de tact, et surtout, revenons à ce que j'ai indiqué dès le premier numéro de ce carnet : cherchez au théâtre vos inspirations, et modifiez pour vous les modes que vous remarquerez.

Les toilettes de Cerny et de Carlix, dans la *Gueule du Loup*, ont fait sensation et sont du meilleur ton. Allez aux Nouveautés voir cette jolie pièce et ces ravissantes actrices, c'est d'ailleurs une pièce qui mérite d'être vue et très attrayante par les interprètes, l'exposé de la pièce, les toilettes et le public élégant qui s'y presse.

COMTESSE ANDREE.

LIVRES A LIRE

Dans les *Contes de Bonne Perrette*, René BAZIN, l'éminent romancier des *Oberlé* et de *La Terre qui meurt*, a mêlé de la manière la plus exquise des souvenirs d'enfance d'une touchante vérité et de charmants récits d'une fantaisie pleine de poésie et d'émotion. Ces pages, qui méritent de rester classiques, peuvent être lues de tous.

Les Bergeries, le beau roman de Claude ANET, est l'histoire, contée avec infiniment d'esprit, d'un arriviste sans scrupule qui se meut dans un monde très curieux.

Guy CHANTEPLEURE, le délicat auteur de *Fiancée d'Avril* et du *Sphinx Blanc*, nous raconte dans son nouveau livre : *L'Aventure d'Huguette*, le roman piquant d'une ingénue dont le hasard fait l'héroïne de a moins banale des histoires d'amour.

L'Ombre de la Maison, le très beau roman d'Ivan STRANNIK qui remporta un succès si remarqué dans la *Revue de Paris*, vient de paraître chez les éditeurs CALMANN-LÉVY. C'est la très prenante peinture d'une âme de femme, éprise d'originalité et de liberté, en antagonisme avec l'influence d'un milieu où la tradition est la seule règle.

Le Tumulte. Tel est le livre que publie Georges d'ESPARBÈS à la librairie OLLENDORFF. Ce n'est plus la guerre en dentelles, cette fois ; c'est la légende révolutionnaire, l'héroïque levée en masse, les batailles monstrueuses et les corps à corps épiques, un nouveau *Chant du Départ* rugi en prose d'airain.

La Librairie du *Mercure de France* ouvre la saison avec deux livres bien différents, mais d'égal intérêt : un roman d'Henri de RÉGNIER, *Les rencontres de M. de Bréot*, originale aventure contée dans une langue savoureuse et parfois d'une verdeur qui n'en exclut point « l'honnêteté » et les *Lettres du Japon*, de Rudyard KIPLING, traduites par Louis FABULET et A. AUSTIN-JACKSON, qui abondent en descriptions nouvelles, en prophéties émouvantes, et forment l'ouvrage le plus complet sur un peuple et une contrée encore mal connus.

Jamais roman de Marcel PRÉVOST n'a été attendu si impatiemment que *La Princesse d'Erminge*, publiée chez LEMERRE. C'est l'œuvre la plus dramatique, la plus passionnée du remarquable écrivain. C'est en même temps un des plus beaux sujets qu'ait traités le roman moderne.

M. Roger de BEAUVOIR, fait paraître son seizième *Annuaire de l'Armée française*.

Au fur et à mesure de sa publication, cet ouvrage gagne de l'intérêt. En outre d'une foule de renseignements ingénieusement condensés, l'*Annuaire de l'Armée française*, tient un choix charmant de nouvelles, de poésies signées de nos meilleurs écrivains et illustrées par des artistes rénommés.

L'auteur a eu la précieuse délicatesse de dédier son œuvre " aux médecins du Val-de-Grâce, dont la science égale la modestie et le dévouement ", qui le soignèrent durant une longue maladie.

La Maternelle. — *La Maternelle* c'est l'école des petits enfants de deux à sept ans.

Enfin voilà un cadre et des personnages nouveaux !

Il s'agit pourtant d'un véritable roman qui intéressera non seulement le grand public de l'Enseignement, mais qui passionnera tous les amis des enfants et tous les gens curieux des crises de l'amour.

Ce roman « à part » ne pouvait être tenté que par un écrivain « à part ».

Léon FRAPIÉ y montre la plus grande et la plus rare qualité d'un artiste : l'émotion communicative.

La Maternelle laissera aux lecteurs un attendrissement infini : l'impression la plus chère aux cœurs d'élite.

Sur le volume, édité par la LIBRAIRIE UNIVERSELLE, 33, rue de Provence, à Paris, et mis en vente chez tous les libraires au prix de 3 fr. 50, le dessinateur STEILEN a signé une attestation précieuse d'authenticité réaliste.

Le Gérant : CHARLES RICHARD.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

"CÔTE D'AZUR-RAPIDE"

La Compagnie P.-L.-M. a mis en marche, depuis le 3 Novembre, un nouveau train *extra-rapide* de jour, qui effectuera en 13 h. 50 le trajet de Paris à Nice et dotiendra, au point de vue de la vitesse, le record des mille kilomètres.

ALLER		RETOUR	
DÉPART de Paris	à 9 h. » matin.	DÉPART de Menton	à 7 h. 35 matin.
ARRIVÉE à Toulon	à 8 h. 32 soir.	— Monte-Carlo	à 7 h. 50 —
— à Hyères (par corresp.)	à 9 h. 24 —	— Nice	à 8 h. 30 —
— à Saint-Raphaël	à 9 h. 48 —	— Cannes	à 9 h. —
— à Cannes	à 10 h. 20 —	— Saint-Raphël	à 9 h. 33 —
— à Nice	à 10 h. 50 —	— Hyères (par corresp.)	à 9 h. 32 —
— à Monte-Carlo	à 11 h. 30 —	— Toulon	à 10 h. 50 —
— à Menton	à 11 h. 45 —	ARRIVÉE à Paris	à 10 h. 20 soir.

Il est mis en circulation, nous le répétons, depuis le 3 Novembre, au départ de Paris, et aura lieu tous les jours (sauf le dimanche à l'aller et le lundi au retour) jusqu'au 2 Janvier. Du 2 Janvier au 5 Mai, il sera quotidien. Ensuite, il aura lieu successivement 6, 4 et 2 fois par semaine jusqu'à la fin de Mai.

Le **Côte d'Azur-Rapide** sera composé de grandes voitures de 1re classe à couloir, du modèle le plus récent, avec compartiments de « Lits-Salons », d'un wagon-salon de la Compagnie des Wagons-Lits et d'un wagon-restaurant.

Il ne prendra de voyageurs que pour Toulon et au-delà, à l'aller, et pour Paris, au retour.

La composition du train étant rigoureusement limitée, les voyageurs devront retenir leur place à l'avance moyennant un droit de location de 2 francs par place de 1re classe. A Paris, les places pourront être retenues à la gare de Paris-P.-L.-M. et aux bureaux succursales situés 88, rue Saint-Lazare et 6, rue Sainte-Anne.

Les suppléments à payer pour les places de « Lits-Salons » ou de « Salon » seront ceux fixés par les tarifs pour les trains rapides ordinaires.

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ CALAIS ou BOULOGNE

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide.

Services Officiels de la Poste (Viâ Calais)

La gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands Express Européens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

SERVICES RAPIDES entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège

5	express dans chaque sens	entre Paris et Bruxelles	Trajet en 4 h. 30
3	— —	Paris et Amsterdam	— 9 h.
5	— — —	Paris et Cologne	— 8 h.
4	— — —	Paris et Francfort	— 12 h.
4	— —	Paris et Berlin	— 18 h.
	par le Nord-Express		— 16 h.
	par le Nord-Express, bi-hebdomadaire		— 51 h.
2	express dans chaque sens	entre Paris et Saint-Pétersbourg	— 46 h.
1	express dans chaque sens	entre Paris et Moscou	— 62 h.
2	— — — —	Paris et Copenhague	— 28 h.
2	— — — —	Paris et Stockholm	— 43 h.
2	— — — —	Paris et Christiania	— 53 h.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Par ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN

RÉDUCTION DE LA DURÉE DU TRAJET

Depuis le 1er Octobre 1904, le train de nuit du service de Paris à Londres, viâ Dieppe et Newhaven, part de la gare Saint-Lazare à 9 h. 30 du soir, au lieu de 9 h., et l'arrivée à Londres est à 7 h. 30 du matin, au lieu de 7 h 50.

Dans le sens de Londres à Paris, le départ, soit de « London-Bridge », soit de « Victoria », est fixé à 9 h. 10 du soir, au lieu de, respectivement, 9 h. et 8 h. 50, et l'arrivée à Paris-Saint-Lazare, est à 7 h. 5 du matin, au lieu de 7 h. 15.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN, par la Gare Saint-Lazare

GRANDE ÉCONOMIE

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) et toute l'année.
Trajet de jour en 8 h. 1/2 (1re et 2e classes seulement).

Billets simples, valables pendant 7 jours : 1re classe, 48 fr. 25 ; 2e classe, 35 fr. ; 3e classe, 23 fr. 25.
Billets d'aller et retour, valables pendant un mois : 1re classe, 82 fr. 75 ; 2e classe, 58 fr. 75 ; 3e classe, 41 fr. 50.

Départs de Paris-St-Lazare.	10 h. 20 m.	9 h. 30 s.	Départs de Londres	London-Bridge.	10 h. » m.	9 h. 10 s.
Arrivées à Londres	London Bridge.	7 h. » s.	7 h. 30 s		Victoria	10 h. » m.	9 h. 10 s.
	Victoria	7 h. » s.	7 h. 30 s.	Arrivées à Paris-St-Lazare.		6 h. 40 s.	7 h. 5 m.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice-versa comportent des voitures de 1re classe et de 2e classe à couloir avec W.-C. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec W.-C. et toilette. La voiture de 1re classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 fr. par place). Les couchettes peuvent êtres retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 fr. par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Relations rapides entre Paris et les Stations thermales du Centre

En sus des deux trains express qui desservent pendant toute l'année les stations thermales de **Néris**, du **Mont-Dore** et de **La Bourboule**, la Compagnie d'Orléans vient de mettre en marche, pour toute la durée de l'été, deux nouveaux trains express spécialement destinés aux relations entre **Paris** et ces stations thermales.

Voici l'horaire de ces quatre trains :

ALLER	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.
PARIS-QUAI D'ORSAY, départ	8 h. 38 m.	8 h. 56 m.	8 h. 9 s.	8 h. 16 s.
CHAMBLET-NÉRIS, arrivée	2 h. 52 s.	2 h. 34 s.	3 h. 39 m.	3 h. 54 m.
LA BOURBOULE, arrivée	6 h. 17 s.	5 h. 36 s.	6 h. 55 m.	6 h. 38 m.
LE MONT-DORE, arrivée	6 h. 35 s.	5 h. 54 s.	7 h. 18 m.	7 h. 2 m.
RETOUR	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.	Du 8 au 30 Juin inclus.	Du 1er Juillet au 20 Sept. inclus.
LE MONT-DORE, départ	11 h. 40 m.	1 h. 1 s.	8 h. 5 s.	8 h. 15 s.
LA BOURBOULE, départ	midi 6.	1 h. 19 s.	8 h. 22 s.	8 h. 32 s.
CHAMBLET-NÉRIS, départ	3 h. 36 s.	4 h. 13 s.	10 h. 31 s.	10 h. 16 s.
PARIS-QUAI D'ORSAY, arrivee	10 h. 1 s.	9 h. 56 s.	6 h. 27 m.	6 h. 12 m.

Un wagon-restaurant est attelé aux deux express de jour.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 millions de francs entièrement versés.

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère
Succursale : 2, place de l'Opéra — Paris.

Président du Conseil d'administration :
M. Mercet O. ✱.

Directeur général-Administrateur :
M. Alexis Rostand O. ✱.

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Dons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de chèques, Lettres de crédit, Ordres de Bourse, Avances sur titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en province et à l'Etranger, Garde de titres, Prêts hypothécaires maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de coupons, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère, 2, place de l'Opéra, 147, boulevard Saint-Germain*, et dans les principales Agences.
Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées

De 6 mois jusqu'à 1 an	1 ½ %;
Au delà de 1 an jusqu'à 18 mois	2 %;
Au delà de 18 mois jusqu'à 2 ans	2 ½ %;
Au delà de 2 ans	3 %.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

COLIS POSTAUX & MESSAGERIES

Contenant des Objets soumis aux droits d'octroi, livrables à domicile, à Paris.

Le public s'est ému, à juste titre, des soustractions parfois constatées dans les colis d'alimentation qui lui étaient expédiés à domicile, à Paris, et il semble que l'ouverture de ces colis pour la vérification de l'octroi est l'une des causes qui facilitent le plus ces soustractions.

En vue de remédier à cet inconvénient, l'Administration de l'Octroi de Paris, d'accord avec le Ministre des Travaux publics et les sept grands réseaux, va appliquer, à titre d'essai, à partir du 1er octobre, les mesures suivantes : quand un colis aura été ouvert sur la demande de l'Octroi, puis refermé, les agents de ce service le ficèleront et le plomberont ; toutefois, si l'état du colis ne permet pas le plombage ils y apposeront une étiquette spéciale mentionnant leur intervention.

D'autre part, afin de rendre plus rapides les opérations de classement et de vérification des colis à faire par l'Octroi, les déclarations d'objets soumis aux droits, *que tout expéditeur doit faire obligatoirement*, seront établies sur des étiquettes-déclarations imprimées d'avance et fournies gratuitement par les gares ; l'expéditeur devra simplement fixer cette étiquette au colis après en avoir rempli toutes les indications.

Ces mesures seront certainement très appréciées du public, puisqu'elles auront pour effet, d'une part, d'accélérer notablement la livraison des colis à domicile et, d'autre part, en évitant des investigations souvent inutiles, de supprimer les chances de détérioration ou de soustractions qui en sont la conséquence.

Contre LA CHUTE DES CHEVEUX
Pour le NETTOYAGE de votre CHEVELURE
Faites usage du Merveilleux Pétrole HAHN
ANTISEPTIQUE
Souverain pr développer, embellir et fortifier la Chevelure des Enfants.
ATTENTION ! Il existe des contrefaçons. — Exiger le véritable Pétrole HAHN, préparé par F. VIBERT, Lauréat, de Chimie, Fabricant, 47, Avenue des Ponts, à LYON.

CREME SIMON

Le Portrait
par la Photographie

PAUL BERGER
62, Rue Caumartin
(Hôtel privé)
Téléphone
269-17

MÉDAILLE D'OR
Exposition Universelle — PARIS 1900

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

STATIONS HIVERNALES (Nice, Cannes, Menton, etc...)

Billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classes. (Valables 33 jours.)

Du 15 octobre au 15 mai, la Compagnie délivre aux familles d'au moins trois personnes. voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classes, pour Hyères et toutes les gares situées entre Saint-Raphaël, Grasse, Nice et Menton inclusivement. Le parcours simple doit être d'au moins 150 kilomètres.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes), le prix d'un billet simple pour la 3e personne, la moitié de ce prix pour la 4e et chacune des suivantes.

La durée de validité peut-être prolongée une ou plusieurs fois de 15 jours, moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 %.

Faculté d'arrêt aux gares situées sur l'itinéraire.

(La demande de billets doit être faite 4 jours au moins à l'avance à la gare de départ.)

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VOYAGES A ITINÉRAIRES FACULTATIFS DE FRANCE EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE

(OU VICE VERSA)

La Compagnie délivre toute l'année des carnets de 1re, 2e et 3e classes pour effectuer, à prix réduits, des voyages pouvant comporter des parcours sur les réseaux suivants : Paris-Lyon-Méditerranée, Est, Etat, Midi, Nord, Orléans, Ouest, P.-L.-M. algérien, Est-Algérien, Etat (lignes algériennes), Ouest-Algérien, Bône-Guelma, Sfax à Gafsa, ainsi que sur les lignes desservies par la Compagnie générale transatlantique; par la Compagnie de navigation mixte (compagnie Touache) ou par la Société générale de transports maritimes à vapeur. Ces voyages, dont les itinéraires sont établis à l'avance par les voyageurs eux-mêmes, doivent comporter, en même temps que des parcours français, soit des parcours maritimes, soit des parcours maritimes et algériens ou tunisiens. Les parcours sur les réseaux français doivent être de 300 kilomètres au moins ou comptés pour 300 kilomètres; les parcours maritimes doivent être effectués exclusivement sur les paquebots d'une même compagnie.

L'itinéraire doit ramener le voyageur à son point de départ.

Les carnets sont valables pendant 90 jours à compter du jour du départ, ce jour non compris. — La validité des carnets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de 30 jours, moyennant le paiement d'un supplément égal à 10 % du prix initial du carnet pour chaque prolongation.

Arrêts facultatifs dans toutes les gares du parcours.

Les demandes de carnets peuvent être adressées aux chefs de toutes les gares des réseaux participants; elles doivent leur parvenir cinq jours au moins avant la date du départ.

BOUTEILLES ET BOUCHONS
Établissement fondé en 1795
EDARD — ÉDARD ET MELIN
CH. BARREZ, SUCCESSEUR
26, 28, Rue du Dragon, PARIS — 37, Crutched Friars, LONDRES
Seul dépot des Verreries de Vauxrot (Aisne), de Lourches (Nord) et d'Arques (P.-de-C.). — Capsules métalliques de la Maison MEYNIEU et Cie, Bordeaux. Seul agent à Paris. — *Téléphone* 702-39. Adresse télég.: TRADOB.

Exposition de 1900 : Grand Prix
Violet Parfumeur PARIS
SAVON ROYAL DE THRIDACE
SAVON VELOUTINE
Recommandés par les médecins p^r Hygiène de la Peau et Beauté du Teint

L'IMMALINE
MARQUE DÉPOSÉE EN 1904
SÈVE CAPILLAIRE
FORTIFIE LA CHEVELURE et lui donne un éclat incomparable. — *Maintient l'ondulation.*
SOUVERAINE contre la CALVITIE
Favorise la repousse par son action énergique sur les bulbes capillaires.
PRIX DU FLACON : 6 fr. — 11 fr. le DEMI-LITRE. — 20 fr. le LITRE.
L. CHOMEAU, Spécialiste, 4, Boul^d Voltaire, PARIS.
EN VENTE : Salons de Coiffure et envoi franco contre mandat.

REVUE ALSACIENNE ILLUSTRÉE
PUBLICATION DE LUXE, TRIMESTRIELLE
Format in-4°. — Sixième Année.

Cette Revue forme chaque année, un volume de 250 pages, contenant environ 200 illustrations dans le texte et 16 à 20 planches hors-texte (eaux-fortes, bois, lithographies, etc.).

Elle étudie la vie et les œuvres des Alsaciens illustres, l'histoire, l'ethnographie, la topographie, les monuments du pays, l'art populaire ancien et le mouvement artistique contemporain, en un mot : tout ce qui contribue à faire mieux connaître et aimer l'Alsace.

Chaque fascicule, en outre, comprend une *Chronique d'Alsace-Lorraine*. Des notices biographiques et nécrologiques y fixent le souvenir des personnages marquants ; les principales publications intéressant la province y sont analysées ; enfin, une rubrique spéciale illustrée de nombreuses gravures, enregistre les *faits et documents* utiles à retenir : littérature, beaux-arts, archéologie, folklore, politique, droit, économie politique, agriculture, commerce et industrie, statistique, etc.

Abonnement pour une année :
STRASBOURG, 15 francs ; ALSACE-LORRAINE, 17 francs ; FRANCE et ÉTRANGER, 19 francs.
A Strasbourg, aux bureaux de la Revue, *27, rue des Serruriers; à Paris, à la* Revue Théâtrale, *60, rue de La Rochefoucauld et chez tous les Libraires.*

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DU FIGARO
26, Rue Drouot, 26, Paris
LA COLLECTION de la Revue
RELIÉE DE LA Théâtrale
1re SÉRIE
Prix : 18 francs

Nous recommandons ces Spécialités

PASTILLES VOGUET
QUINO-PHOSPHATÉES
Toniques, Fortifiantes, Anti-déperditrices
Contiennent l'extrait sec et les mêmes principes médicamenteux du **Vin Voguet**.
Anémie, Chlorose, Tuberculose, Neurasthénie, etc.
Entretiennent les **forces**, préviennent la **fatigue**, la **soif** chez les **professeurs, chanteurs, militaires, cyclistes, chasseurs, sportsmen**, etc.
Elles sont utiles surtout aux **chanteurs** *par leur action tonique spéciales aux cordes vocales.*
La boîte, **2 f. 90**; les 6 boîtes, **16 f. 50**
Mandat à la demande franco

LE VIN VOGUET
Combat énergiquement le **mal de mer, le soulage** avec **efficacité**.
Il **fortifie** les **cordes vocales**, rend la **voix souple** et **claire**.
L'usage du **VIN VOGUET**, même prolongé, ne cause ni **trouble gastro-intestinal**, ni **constipation**; aucun **alcool** n'entre dans la macération des produits médicamenteux.

CONSULTEZ VOTRE MÉDECIN
VIN VOGUET
AU VIEUX MUSCAT
DU CÉLÈBRE CLOS DE L'ARCHEVÊCHE
"CARTHAGE"
PLUSIEURS MÉDAILLES D'OR
DIPLOMES D'HONNEUR

QUINO-PHOSPHATÉ
GLYCÉRO PHOSPHATE DE CHAUX — QUINQUINA
GLYCÉRO PHOSPHATE DE SOUDE — KOLA-COCA
Épuisement, Neurasthénie, Anémie, Chlorose, Tuberculose, Dyspepsies, Fièvres paludéennes, Maladies chroniques, Diabète, Convalescence de la Grippe, et des Maladies Fébriles, Allaitement, &a &a &a
MODE D'EMPLOI 2 ou 3 VERRES à MADÈRE par JOUR
PRIX de la BOUTEILLE 5 FRANCS
DANS TOUTES LES PHARMACIES ET L'ETRANGER

Dépôt Général : **44, boulevard Haussmann,** en face l'Opéra
PAUL DEFRANCE & Cie, PHARMACIEN. — PARIS-FRANCE

PASTILLES VOGUET
ANTI-DIABÉTIQUES
(Sans Sucre, ni Féculents)
Toniques et régulatrices de la nutrition aux
Glycéro Phosphate de Chaux; Glycéro Phosphate de Soude; Méthyl-arsinate de Soude; Quinquina, Kola, Coca, Bardane.
Diabète, Glycosurie, Affaiblissement général, Anémie, Neurasthénie qui en dérivent
La boîte, **3 f. 90**; les 6 boîtes, **22 f. 50**
Par mandat-poste franco
Pour ces **TROIS SPÉCIALITÉS** exiger l'Etiquette avec **Deux Moines** et la **Croix**
Se méfier des contrefaçons.
Dépôt du **CARDINAL QUINQUINA**
ABSOLUMENT PUR

Ajouter 85 cent. en mandat et colis postal 3, 6 boîtes

Imprimerie de la *Revue Théâtrale*, L. GEISLER — REPRODUCTIONS ARTISTIQUES. — PHOTOCHROMIE D'APRÈS NATURE. — REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DIVERSES. — AFFICHES CHROMOTYPOGRAPHIQUES